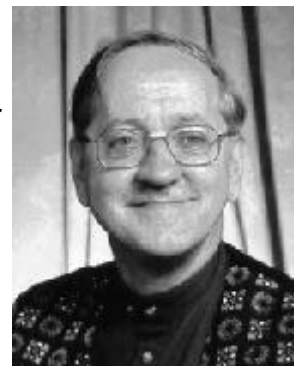


Contre toute espérance...

C'est bien vrai que dans notre société, l'espérance n'est pas facile à tenir. Au moment où j'écris ces lignes, plus d'une centaine de pays sont représentés à Montréal pour une Conférence sur les changements climatiques et le réchauffement de la planète. Tous déclarent l'urgence d'agir pour arrêter cet alarmant phénomène, mais, en même temps, personne ne s'entend sur les moyens à prendre pour y arriver. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres qui sapent notre espérance d'un avenir meilleur. Au moment où le Canada veut rallier l'opinion mondiale autour d'une action concertée et efficace, les ministres fédéral et québécois de l'environnement se chamaillent sur la préséance de leur plan respectif. À tous les niveaux de la société, c'est la bagarre pour le profit, pour la domination. En un sens, c'est la désespérance. Faut-il en rester là ? Non ! Bien menus sans doute, mais non moins réels, des signes d'espérance pointent un peu partout. Les enfants, les jeunes, les femmes, tous et toutes ont des raisons d'espérer un milieu de vie plus convivial dans un climat plus sain.



Jean-René Dubé

Les plus beaux signes d'espérance se situent beaucoup plus proches de nous. On compte moins sur l'aide officielle, aujourd'hui, pour venir en aide aux enfants qui ont faim, qui sont malades, qui sont maltraités ou abusés. On met sur pied un téléthon, un service d'aide efficace, parfois dirigé par une majorité de bénévoles, un service de distribution de nourriture pour les pauvres et les familles démunies. Les médias, vigilants à dénoncer, le sont aussi pour initier ou appuyer un projet humanitaire. Il y a le meilleur et le pire dans notre société. Nous sommes souvent trop rapides pour condamner et peu enclins à reconnaître quelque mérite aux bons effets d'une initiative heureuse. C'est, sans le dire, une inspiration évangélique qui pousse plusieurs de nos frères et soeurs à s'engager au service de leurs semblables. Elle est là notre espérance !

Et nous, lasalliens, si nous devons rendre compte de notre espérance, quel serait notre discours ? Défaitiste : pourquoi chercher encore à « créer », alors que certaines de nos oeuvres ont du mal à survivre... Indifférent : notre sort est déjà scellé, retirons-nous et mourons... Optimiste : n'éteignons pas la mèche qui fume encore... Quelle réaction avons-nous eue à la lecture du questionnaire préparatoire au Chapitre du district ? Voilà, il me semble, quelques bons indices de la qualité de notre espérance. Si nous profitons du temps de l'Avent et de la fête de Noël pour stimuler et purifier notre espérance individuelle et communautaire. Contre toute espérance, il nous faut résolument regarder vers l'avenir, choisir de vivre comme on nous y a invités en septembre, avec réalisme bien sûr, mais sans oublier qu'un jour il y eut un « petit reste... » !



Risquer notre propre évangélisation

*«N'ayons plus peur de vivre notre foi
et nous serons un peuple d'Évangile.»
(Robert Lebel)*

Louis-Paul Lavallée, Visiteur

Frère,

Le 4 octobre dernier, j'écrivais que vivre un chapitre est l'occasion de discerner ce que Dieu veut et de le faire. J'ajoutais que cela était l'affaire de tous.

Avec toi, je vis les mêmes craintes et les mêmes incertitudes, les mêmes aspirations et les mêmes espoirs pour ce que sera notre demain. Cette recherche d'une terre nouvelle ressemble à un douloureux enfantement au terme duquel, je l'espère, nous serons délivrés.

Cependant, force est de reconnaître que, comme district, nous sommes handicapés. Nous le sommes en premier lieu par le vieillissement, la maladie, le manque de nouveaux sujets, la surcharge de travail de certains et le non-engagement de certains autres. Mais mon espérance m'amène à dire que notre recherche d'une terre nouvelle est possible si nous savons **risquer notre propre évangélisation**. Si nous savons nous laisser interpeller par l'Évangile sur ce que nous faisons et sur ce que nous sommes. Notre vie garde sa valeur et son actualité, mais il devient important de lui donner du sens pour nous-mêmes et pour les autres. Il reste que je ne sais pas dire ce qui est à faire pour que cela adienne, mais j'ai comme l'intuition que notre vie doit être revitalisée afin d'acquérir une nouvelle physionomie. Tel est l'objectif de notre questionnement sur notre vie quotidienne, notre vie de prière, notre vie de service, la pastorale des vocations et nos vœux.

Risquer notre propre évangélisation, c'est d'abord risquer l'espérance d'une 3^e session de chapitre où, comme individus et comme groupe, nous serons capables de produire une réflexion, une proposition et un engagement à l'action pour qu'advienne de plus en plus la Mission lasallienne dans le District. À l'intérieur de cette démarche, chacun de nous n'a pas comme seule obligation d'écouter, il doit aussi parler, exprimer et formuler ce qu'il est en droit d'attendre de cette session.

Merci de le faire !



ESPÉRER SANS CROIRE?

Père Jacques, o. Cist., Rougemont

Péguy disait que l'Espérance est une petite fille oubliée, qui marche entre ses deux grandes soeurs, la Foi et la Charité, et qui les pousse vers l'avant en les tenant par la main. En la qualifiant de «petite fille oubliée», il voulait dire que l'espérance, qui pourtant fait avancer les deux autres, on ne s'en occupe guère chez les chrétiens, tellement on se préoccupe de ses deux grandes soeurs. Comme dans la bonne société, on ne s'occupe pas des enfants, mais uniquement des «grandes personnes».

La question ici posée va un peu plus loin : Est-ce qu'on s'occupe encore de l'espérance quand on a mis la foi de côté ? Est-ce que la petite fille Espérance peut marcher toute seule, sans être tenue par la main par sa grande soeur la Foi ? Est-ce qu'une espérance purement séculière est possible ? Bref, l'espérance est-elle possible pour un non-croyant ?

QU'EST-CE QU'ESPÉRER?

L'espérance est liée à notre condition historique. Vivre, c'est être «en route vers...». Espérer, c'est ajouter: «...vers quelque chose de mieux.»

Pour plus de clarté, faisons nôtre la bonne vieille définition de la scolastique. Le propre de l'espérance est

- de tendre vers un *bien*, (on n'espère pas une catastrophe);
- vers un bien *d'accès difficile* (pouvoir manger un hamburger ce soir, n'est pas un objet d'espérance);
- encore *futur* (sinon ce n'est pas de l'espérance, mais de la possession);
- mais *possible* (sinon c'est de l'utopie).

Dans cette définition, on peut faire entrer aussi facilement l'espérance comme vertu humaine que comme vertu théologale. Attendre et travailler pour un meilleur encore à venir fait partie de l'existence de tout être humain. Comme pèlerin situant son aventure propre dans la temporalité, il ne peut avancer sans aucun

espoir concernant l'avenir. S'il est broyé par l'épreuve, il tient bon. Si tout est gris et maussade, il trouve la force de tout supporter dans l'attente de lendemains meilleurs ou, en tout cas, moins mauvais. S'il traverse une période heureuse, il souhaite qu'elle se prolonge, pour lui-même et pour ceux qui lui sont chers. Tous espèrent des années de vie plus sereines, une vieillesse heureuse, la prospérité de ses enfants, la paix dans le monde, une bonne santé pour la planète, que soit épargné à l'humanité de se détruire elle-même. Tous ces thèmes, communs à chaque être humain, entrent dans la définition de l'espérance que je viens de rappeler.

Indépendamment des convictions métaphysiques ou religieuses, il ressort que la tension vers un devenir fait partie intégrante de l'existence. Dès qu'un humain a conscience du temps, il veut savoir de quoi demain sera fait, et plus encore, il veut façonner ce demain selon son désir. Il ne peut que vouloir ce demain qui vient, meilleur que cet aujourd'hui qu'il a. Ni fatalité, ni pensée naïve, mais un corps à corps

difficile avec la réalité historique pour lui donner un sens humain. Vivre dans le désir d'une prospérité future, pour soi comme pour les autres, est commun à tous. Donc, pas besoin d'être explicitement croyant pour pratiquer l'espérance. C'est une expérience qui fait partie de la structure même de la vie humaine, comme il existe une expérience naturelle de croire et d'aimer. Vivre sans espérer, ce n'est pas possible.

Expérience commune à tous, l'espérance serait-elle la même pour tous ? Le croyant et le non-croyant seraient-ils sur un pied d'égalité ? Tous deux habités pareillement par une force psychique, appelée « espérance » ? Ou bien y a-t-il une différence ?

Le non-croyant, comme chacun, est tendu vers un bien futur, mais ce bien ne peut que se situer à l'intérieur de l'histoire. Pour lui, cette histoire n'est que l'histoire. Pour le croyant, cette histoire a un secret : un salut s'y construit à travers la trame des réalités temporelles, mais les dépasse infiniment. Ce bien attendu est la béatitude que Dieu seul peut donner.

La théologie traditionnelle allait même plus loin : elle disait que rien de ce qui pouvait nous être donné en ce monde ne pouvait être objet d'une espérance théologique, sauf ce qui pouvait nous acheminer vers notre bonheur éternel. Porte fermée à celui qui se déclare authentiquement non-croyant. En ce sens, l'espérance théologique n'est pas possible pour le non-croyant. Cette expérience lui demeure étrangère. Il ne lui reste qu'une espérance mesurée aux limites de la vie présente. En théologie contemporaine, on dira qu'il garde le regard tourné vers *un futur à construire* alors que le croyant attend *un a-venir qui lui sera donné*. Première différence.

Le non-croyant, comme chacun, se voit

« en route », mais la mort, un jour, lui coupera le chemin. Définitivement. Avant, tout était encore possible. Mais à partir de ce moment, tout ce qui n'est pas encore atteint ne le sera jamais plus. Le croyant, lui, espère encore. Parce que justement, ce qu'il « espérait » va maintenant lui être donné. Une vie nouvelle que le monde ne peut lui promettre. Seconde différence.

Il y a donc « espérance » et « espérance ». Il y a donc une première réponse à la question que posait le titre de cet article. Il fallait s'y attendre. L'athéisme inclut dans sa définition la non-espérance en un au-delà des limites du monde et de l'histoire. En un au-delà des limites de cette vie. « *Vous étiez sans espérance* », dira saint Paul aux Éphésiens (2,12), en parlant de leur existence antérieure à leur conversion à la foi chrétienne.

POURTANT LE NON-CROYANT ESPÈRE

Il lui reste une autre espérance possible, celle d'une espérance qui se situe en ce monde-ci. Ceux qui ont proclamé la mort de Dieu l'ont fait au bénéfice de progrès à réaliser dans ce monde même, que l'être humain peut comprendre et maîtriser. Et ainsi se donner à lui-même des raisons d'espérer. Sinon la vie ne serait plus un regard vers un en-avant, ne serait plus un combat, une lutte pour obtenir un bien. La construction d'un avenir meilleur ne serait plus envisageable. La vie humaine ne serait plus pensable, sans rien à espérer. L'histoire non plus. Rien ne peut empêcher les humains que nous sommes d'attendre des jours meilleurs et d'être convaincus qu'avec le temps nous pourrions régler une partie de nos problèmes.

Mais alors, pour qu'il y ait espérance en ce sens, il va falloir abaisser la barre. Le

symptôme le plus évident est ici la disparition de l'idée de béatitude. Quand il s'agit de rendre une espérance à des êtres que nulle promesse divine n'émeut plus, c'est un bonheur vécu ici-bas et à l'ombre de la mort qu'il faudra bien leur promettre.

Certes, on entendra des prophètes faire appel à cette espérance sécularisée avec une certaine véhémence. Se servir pour cela de tout l'appareil des images et des symboles bibliques. Tenir le langage du salut. Critiquer l'état présent au nom d'un état de vie qui n'est pas encore. Affirmer que le monde peut devenir la demeure heureuse de l'être humain. Mais deux limites demeurent : il ne faut compter que sur ce monde-ci et que sur le temps de la vie présente. Il faudra, d'une part, s'acharner à transformer les lois qui régissent l'histoire, puisque celles qui ont cours actuellement ne sont guère des réussites. C'est le projet de tout révolutionnaire. Il faudra, d'autre part, penser la mort au lieu de la taire ou de s'en moquer. En faire un non-obstacle. C'est la tâche du philosophe athée.

Sans entrer dans la polémique, il serait intéressant de mentionner ici comment les non-croyants ont accusé, et parfois à bon droit, la supposée espérance chrétienne de démobiliser l'être humain face à la réalité de sa condition réelle. Les chrétiens se désintéresseraient de ce monde-ci, en refusant de s'y engager vraiment sous prétexte que ce monde passe et que la vraie réalité, celle qui compte vraiment, se trouverait ailleurs. Les chrétiens refuseraient de voir la mort comme limite ultime sous prétexte que la vraie vie est justement au-delà de celle-ci. Double démission, aux yeux de l'incroyant, et vulgaire lâcheté. L'espérance serait un opium.

Cette interpellation oblige chaque chrétien et chaque Église à s'interroger eux-

mêmes sur le dynamisme qui les anime et les pousse en avant : «Est-il décroché de ce monde dans lequel il est appelé à vivre et à s'engager ?» Une espérance chrétienne en santé ne peut répondre «oui» à cette question.

Mais ce n'est pas le moment d'entrer plus avant dans ce débat. Essayons plutôt de voir comment a évolué l'espérance du non-croyant depuis un demi-siècle.

UNE ESPÉRANCE REMISE EN QUESTION

Reportons-nous aux années 50-70. Chez nous, c'est le début de la déchristianisation qui ira en s'amplifiant par la suite. Donc, de la disparition de l'espérance théologique qui fut progressivement remplacée par une espérance séculière, au sens où nous venons de le dire.

Ça tombait bien. Cette dernière avait justement le vent dans les voiles. Après la guerre, la construction d'un monde nouveau était à l'ordre du jour. À bas les fascismes ! Finies les dictatures ! Vive le monde libre ! D'un côté du rideau de fer comme de l'autre, c'était le même slogan. Un dynamisme nouveau s'emparait de toute une génération, sous-tendue par une activité de reconstruction prodigieuse. Même le tiers-monde y participait. C'était l'époque de la décolonisation, du développement économique, politique, culturel et racial, étendu aux cinq continents. L'époque de la paix obtenue et maintenue par l'ONU. De l'émancipation des noirs. De la promotion de la femme. Des nouvelles méthodes en éducation. De l'accès de tous au savoir. De la libération de la sexualité. De la libération des minorités. De l'appel à toutes les ressources disponibles pour construire un monde nouveau.

Dans ce contexte, l'espérance séculière était facile. On était manifestement en marche vers un monde meilleur. Il était possible de créer dans l'histoire les conditions du bonheur humain. Plus besoin d'aller chercher un réconfort dans la foi en un « ailleurs ». Le monde d'ici et de maintenant offrait désormais toutes les conditions requises pour ne plus avoir à s'en évader.

Ce grand optimisme reposait sur deux facteurs : un bond prodigieux dans le progrès économique et une avancée sans précédent dans la libération de l'homme.

Chez nous, l'apogée de ce mouvement, qui semblait irréversible, fut Expo '67. L'homme à la conquête de l'univers. Maîtrise de la technique. Transports sans problèmes et à toute vitesse, symbolisé pour nous par le Métro. Exploration des mers et leur mise en valeur comme source de nourriture inépuisable. Révolution verte en agriculture. Donc la fin du sous-développement et de la malnutrition. L'atome au service du bien-être de l'humanité. Conquête de la lune. Puis de Mars et du reste du cosmos. Vous vous souvenez... Mais c'était un autre monde... Parce que depuis... Crise écologique. Crise économique. Menaces dues à la mondialisation, qui n'est pas un bon ange qui nous promet le meilleur, mais un ogre qui dévore tout. Pays africains et autres qui n'en finissent pas de reculer. Écart de plus en plus grand entre riches et pauvres. Même chez nous. Crise du climat. Crise de l'eau. Crise du pétrole qui s'épuise. Pollution des cours d'eau. Surexploitation des mers. Disparition des espèces. Famines et génocides. Urbanisation échevelée et criminalité à la hausse. Crise de la famille. Sida et grippe aviaire. Conflits idéologiques, corruption et menaces terroristes.

Désormais, toutes les issues sont minées. Toutes les portes sont fermées. L'es-

pérance séculière bat de l'aile à tout niveau. Elle qui avait, il y a 30 ans encore, les yeux tournés vers un monde meilleur, ne sait plus où regarder pour se donner des leviers afin de soulever l'existence de l'homme d'aujourd'hui. Elle n'a plus aucun appui. Que peut-elle encore revendiquer pour se donner des raisons d'être ? Le pessimisme le plus noir semble avoir le dernier mot partout.

UNE ESPÉRANCE EN QUÊTE D'AVENUE

Mais elle n'abandonne pas si vite. Elle est tenace. Elle est bien chevillée au psychisme humain. Et elle réussira bien à se frayer de nouveaux chemins. On peut lui faire confiance.

Les anciennes avenues, celles d'un bonheur collectif, semblent presque sans issue. Dans cette direction, elle a passablement baissé les bras. Certes, il y a encore telle personne qui lutte dans un comité contre l'appauvrissement. Ou pour l'alphabétisation. Ou pour la préservation de telle niche écologique. Telle autre qui collecte des fonds pour faire creuser un puits en Amérique Latine. Surtout telle autre qui met deux années de sa vie au service d'un ONG. Ou pour aider à la conscientisation de tel village africain. Mais ce sont des exceptions. Ce sont surtout des sursauts provisoires et sectoriels. Ce n'est plus toute l'existence de la personne qui est mobilisée.

L'espérance se cherche donc d'autres chemins. Vous êtes allés, récemment, bouquiner dans une librairie ? N'importe laquelle. Vous vous êtes arrêtés au rayon « Spiritualité » ? Pour nous qui avons été formés à la spiritualité de l'école française, ou ignatienne, ou carmélite, ou bénédictine

(ou peu importe laquelle), le dépaysement vaut le détour. Les deux bras nous tombent. Oui, il y a bien une TOB et une édition du Coran. Cachés en haut du rayon. Laissons de côté, pour le moment, les extra-terrestres, la parapsychologie et le charlatanisme le plus pur. Pourtant, ils sont placés à la hauteur des yeux, signe qu'ils se vendent bien. Voyons ce qui reste...

Ce qui reste concerne l'épanouissement de soi. Oui, ce qui reste concerne des outils de tout acabit pour se sortir de la réalité disqualifiée de maintenant, et pour entrer d'une façon différente dans l'avenir immédiat, en travaillant non pas sur le monde ou sur la société, mais en travaillant exclusivement sur soi. «Achetez ce petit volume, mettez-le en pratique et vous pourrez influencer positivement votre propre destinée.» C'est dire en toutes lettres que sur ce rayon de librairie se trouvent désormais les outils de l'espérance de nos contemporains. «Nourrir sa spiritualité», voilà le langage à la mode. Et, de fait, on n'a pas tort : l'espérance est liée à la dimension spirituelle de l'être humain.

Donc, l'espérance s'est tournée, chez nous, vers la réalisation d'un bonheur intimiste. Elle vise désormais la croissance intégrale du strict individu. Plutôt que d'entreprendre une action directe de réforme des structures socio-politiques en vue d'une contre-société exemplaire, elle vise le dépassement des tendances oppressives actuelles grâce à la transformation de l'individu lui-même et la croissance du potentiel énorme qu'on nous dit qu'il recèle. Ce potentiel, nous dit-on toujours, couvre tous les niveaux de l'être, tant physique que psychique et spirituel. Meilleure connaissance de soi. Plus grande harmonie intérieure. Meilleure gestion du stress. Conscience plus aiguë du corps. Meilleure relation aux autres. Communion

retrouvée avec le cosmos. Tels sont désormais les domaines de l'espérance dans notre univers ambiant. Puisque l'avenir collectif est bouché, travaillons du moins à notre bonheur personnel, tel est l'horizon qu'on se donne. «La réalité est ce qu'elle est : je n'ai de pouvoir que sur moi», tel est l'axiome de base. «Chacun pour soi», tel est le nouveau slogan.

Le travail ne manque pas. Meilleure santé, meilleures relations, meilleure vie professionnelle, meilleures performances, meilleure image de soi, meilleure interaction avec son environnement. Bref, une meilleure façon d'aborder la vie. C'est bien de l'espérance, et même une espérance qui se donne des moyens. Au plan physique, on voudrait apprendre «à contrôler la douleur et activer la guérison», «à conserver sa ligne et sa jeunesse», «à améliorer sa vue et son audition». Au niveau social, on rêve «de sortir de son isolement», «d'étendre et d'explorer ses relations et ses possibilités de communication», «d'acquérir une plus grande efficacité» et «d'améliorer ses affaires». Au plan affectif, on voudrait «se libérer des traumatismes passés», «aimer sans se faire mal», «se faire aimer en restant soi-même» et «être fidèle sans être jaloux». Au plan moral, l'objectif est «de se débarrasser de ses mauvaises habitudes, comme le tabac ou la drogue», «d'acquérir la paix intérieure», «de transformer ses attitudes et ses émotions négatives en énergies positives», «de se mettre en position apte à faire des choix constructifs», «de parvenir à se libérer du stress qui accable actuellement», «de développer un optimisme tranquille» et «de vivre de façon créatrice et heureuse». Au point de vue psychique, le rêve est de «contacter son flot d'énergie intérieure et d'expérimenter le libre échange avec la vie», «d'éliminer les tensions et les charges accumulées par chaque niveau de

conscience», «de remettre en marche les zones potentielles qui dorment au fond de soi», «de libérer son énergie psychique en vue d'une action positive».

Somme toute, il s'agit de se libérer de ses conditionnements, de ses blocages et de ses handicaps physiques, affectifs et psychiques pour pouvoir s'ouvrir à un avenir meilleur. Comme cet avenir ne sera pas donné par les structures collectives, toutes plus ou moins en état de crise, la seule issue possible est dans le développement des potentialités personnelles que chacun porte en soi.

Bien entendu, tout ceci entre dans la définition de l'espérance déjà donnée : un *bien*, d'accès *difficile*, encore *futur*, mais *possible*. Mais ce qu'elle a pu changer, cette espérance séculière, en 25 ou 30 ans... Elle est passée d'un projet collectif à un souci personnel; d'une reconstruction du monde à un remodelage de soi; d'un avenir avec les autres à un bien-être avec soi-même.

Bien entendu, les croyants aussi participent à ce courant massif de repli sur soi qui caractérise la vision de nos contemporains. Pour le meilleur et pour le pire. J'ai suffisamment cheminé avec des groupes et des individus qui m'ont demandé de l'aide pour apprendre à prier et à méditer pour être perplexe. Est-ce qu'ils veulent «rencontrer Dieu» ou «se retrouver eux-mêmes»? Est-ce qu'ils veulent «apprendre à bâtir une relation avec l'Autre» ou «apprendre à être en paix à l'intérieur de soi»?

Peut-être que je suis trop sévère. Vous me le ferez savoir. En attendant, je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer...

Donc, jusqu'ici, les croyants et les non-croyants ont cheminé ensemble. Voyons maintenant comment leurs chemins se séparent.

QUELLE EST LA DIFFÉRENCE ALORS ?

Nous avons centré notre attention sur l'espérance séculière. Elle est présente en chacun, croyant ou non. Elle est nécessaire pour envisager de vivre. Elle est humaine. L'espérance croyante, elle, repose sur la promesse de Dieu, la certitude d'avoir été choisi par lui, par amour. (1 Co, 26-31). C'est ce qui lui permet de résister aux échecs. De dépasser les constats les plus sombres. Qui ne croit pas espère, mais pas de manière aussi invincible.

L'espérance séculière est essentiellement liée à la jeunesse. Celui qui n'est plus jeune quelque part en lui-même ne peut plus espérer. «On est vieux quand on n'a plus de projets», dit-on. Mais, si avec l'âge l'espérance naturelle faiblit, l'espérance surnaturelle, au contraire, se fortifie. Non seulement l'espérance théologique n'est pas liée au fait naturel d'être jeune (ce qui se définit par «beaucoup d'avenir» et «peu de passé»), mais elle donne au croyant une jeunesse beaucoup plus profonde face à un «avenir inépuisable». «*Encore que l'homme extérieur en nous s'en aille vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*» (2 Co. 4,16). La foi maintient notre éternelle jeunesse face au projet de Dieu. Donc l'éternelle espérance du croyant. Qui ne croit pas espère, mais pas avec une telle ampleur.

Ce qui ne veut pas dire que l'espérance croyante va de soi. Elle est parfois rudement secouée. Entre la promesse d'amour de Dieu et la vie ordinaire, il y a souvent un fossé. On peut regarder tellement la promesse que l'on n'éprouve plus ni angoisse, ni peur, et que la souffrance et la mort ne sont plus regardées pour ce qu'elles sont : le mal. On peut regarder tellement les

difficultés de la vie que l'on ne sache plus quel est le sens de la promesse.

L'espérance croyante est ce qui permet de regarder les deux à la fois. Elle trouve sa vérité dans la croix : elle y proclame la mort et, tout à la fois, y voit le signe de la résurrection. Elle accepte l'angoisse, mais dans la paix. Elle peut affronter l'échec des projets humains car elle sait que ce n'est pas le dernier mot de la réalité. Pour le non-croyant, mort, finitude et échec sont des faits qui mettent à mal son espérance séculière de façon irréversible.

L'espérance croyante attend le retour du Christ et l'avènement de son Règne. Elle sait qu'elle connaîtra cette joie et déjà l'anticipe. Même plus, elle perçoit dans chaque réalisation humaine un signe avant-coureur de ce Règne. Mais cette admiration ne démobilise pas son énergie puisqu'elle la provoque à lutter contre tout ce qui est contraire à ce Règne.

Pourtant, aussi croyants que nous soyons, nous avons de la peine à maintenir le cap sur cet avenir absolu. Nous nous arrêtons au provisoire. Nous nous attachons à ce qui ne peut que passer. Nous nous replions alors sur l'espérance séculière. Laissons l'espérance théologique prendre le relais pour maintenir notre hauteur de vue, notre puissance du regard sur ce que Dieu veut nous laisser entrevoir

et pour regarder le déroulement du temps dans sa vérité éternelle. Contrairement aux apparences, celui qui garde les yeux levés ne risque pas de « s'enfermer » dans les brindilles du chemin.

L'espérance sait que, de toute façon, Dieu ne l'abandonnera pas, car il est fidèle. Oui, Dieu est fidèle et il aime la vie. Les certitudes de l'espérance sont là. À l'ouverture de la Bible, on voit Dieu insufflant la vie dans le corps de l'homme. Et, annonçant la fin, la Bible se referme en déclarant que Jésus est le Grand Vivant. Entre les deux se déroule l'histoire de l'humanité. Ouverte à l'avenir. Imprévue, car la vie est toujours imprévue. C'est d'ailleurs ce qui permet d'espérer qu'il y aura encore du bien en avant de soi.

Et la toute fin ? Le Christ s'est peu exprimé sur ce qui se passera après notre mort physique. Il a simplement affirmé que la vie qu'il donnait, lui, - la vie éternelle - n'était pas altérée par la mort. Le chrétien a donc une certitude : chaque personne et même le cosmos tout entier sont appelés à une vie autre et véritable. Comment ? Il n'en sait rien. Mais il sait qu'il peut tout espérer.

Évidemment ici, le non-croyant ne suit plus. Et déjà depuis un bon bout de temps. □

« Entre la promesse d'amour de Dieu et la vie ordinaire,
il y a souvent un fossé. »

Au cœur de notre espérance : Noël

Georges Madore s.m.m.

A première vue, le lien entre la fête de Noël et l'espérance chrétienne n'est pas évident. On serait tenté de lier cette vertu plutôt à la fête de Pâques. Pourtant, si on s'arrête au grand mystère à nous révélé dans la conception et la nativité du Christ, nous y découvrons les racines profondes de notre espérance.

D'abord, qu'est-ce que l'espérance ?

Foi et espérance sont les deux faces d'une même réalité, d'un même mouvement profond de notre être. Croire, c'est être sûr que Dieu est là, aujourd'hui, avec moi; qu'il se donne à moi. Espérer, c'est être sûr qu'il sera là demain, fidèle à sa parole. Cette projection en avant de la confiance permet de passer au travers des difficultés de la vie, des crises de la foi, des persécutions même.

À ce niveau, le symbole traditionnel de l'espérance est très parlant. On représente souvent l'espérance par une ancre. Quand un bateau affronte une tempête, les marins jettent l'ancre. Remarquez que l'ancre n'arrête pas le vent, ni ne calme les vagues. Elle ne libère pas de la tempête : elle permet de l'affronter. Ainsi l'espérance ne nous libère pas des difficultés que notre foi peut rencontrer : elle permet de durer, de passer au travers.

Lettre aux Rois Mages

Très honorables seigneurs
Balthasar, Melchior et Gaspard,

Je veux d'abord vous dire toute mon admiration. Car je trouve que le bon Dieu ne vous a pas rendu la tâche facile. Il vous envoie une étoile qui finit par disparaître. Ensuite, vous rencontrez le roi Hérode qui ne semble pas trop au courant de ce qui se passe. De plus, vous découvrez qu'il est paranoïaque et qu'il fait tuer tous ceux qui menacent son pouvoir. Enfin, vous repartez, avec, comme seul guide, quelques bribes de l'Écriture et un astre. Pas de carte routière, pas de «GPS», pas de guide, pas d'anges comme pour les bergers ! Il fallait que vous soyez vraiment décidés à voir «le roi des Juifs».

Je pense que ce qui vous guidait plus que tout, ce qui vous gardait en route malgré tout, c'était ce désir intense en vous de rencontrer le vrai Dieu, celui qui envoyait son fils dans le monde. Vous avez dû être un peu déroutés de voir ce petit bébé sur les genoux d'une femme toute simple. Mais, mystérieusement, vous avez pressenti son identité. Vous l'avez adoré, ce bébé, cet être humain si faible et fragile...

Je vous admire parce que moi, j'ai la Bible, j'ai le grand signe de la résurrection, j'ai 2000 ans de foi chrétienne. Et malgré cela, je n'avance pas vite. Peut-être que ce qu'il me manque, c'est ce désir brûlant de rencontrer mon Dieu, de le connaître mieux pour l'aimer mieux.

Alors, chers Rois Mages, je ne vous demande ni votre or, ni votre science des astres. Simplement, un peu de ce désir profond qui nous met en route et qui nous tient en marche.

Je vous remercie d'avance et vous souhaite une bonne route!

Georges Madore
Un Québécois perdu dans la neige !

Donc, la question que nous nous posons finalement est la suivante : qu'est-ce qui est mon ancre ? Quelle réalité, quelle conviction me rend si solide que je puis passer au travers des pires tempêtes de la vie.

Au commencement: le désir...

C'est Michel Quoist, je crois, qui a écrit un livre intitulé : «Dieu n'a que des désirs.» On pourrait dire semblablement : «Dieu n'est que désir !» Éternellement, le Père, le Fils et l'Esprit se désirent intensément et se donnent l'un à l'autre. Or, depuis toujours, nous faisons partie de ce désir qui est en Dieu. «Il nous a choisis dans le Christ avant la fondation du monde», écrit Paul (*Éphésiens 1,4*). Bien avant la bénédiction offerte à Abraham, «Dieu le Père nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les cieux en Christ» (*Éphésiens 1, 3*). Et bien avant Israël, le Père a voulu une humanité qui communie à l'être du Fils, à son désir du Père et à son oui au Père : «le Père a donné le Christ au sommet de tout, pour tête à l'Église qui est son corps» (*Éphésiens 2, 22-23*).

Le désir méconnu, incompris

Or, ce désir dans lequel l'homme devait entrer librement et joyeusement, a été incompris. Le désir de l'homme ne s'est pas uni au désir du Verbe. C'est ce drame que nous présente le récit de la Faute, dans la Genèse. Adam et Ève, symbole de l'humanité, prêtent l'oreille à une parole qui les séduit et les trompe. Le Malin leur chuchote : «Si vous mangez de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux» (*Genèse 2, 5*). Se produit alors dans la relation entre Dieu et l'homme, comme une fêlure. L'homme s'enferme

dans la méfiance (Dieu n'est donc pas de mon côté !) et la suffisance (Je n'ai pas besoin de Dieu pour m'accomplir).

Le oui toujours possible ?

Commence alors un long processus, une longue histoire où Dieu essaiera de rétablir la relation entre lui et l'humanité. Ce sera l'histoire d'Israël. Dieu s'y présente comme «le Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté» (*Exode 34, 6*). Il choisit un peuple qu'il libère de l'esclavage du Pharaon, un peuple qui un jour, espère-t-il, produira un «oui» sincère et total à Dieu. Le grand geste de l'Exode est une promesse d'amour et de fidélité. Mais Israël ne marchera dans cette alliance qu'en «boitant des deux jambes!» (*1Rois 18, 21*). Et pourtant, de génération en génération, de prophète en prophète, Dieu persévérera. De sorte qu'on peut dire que la Bible, finalement, nous révèle davantage la foi de Dieu en l'homme que de l'homme en Dieu ! Celui-ci, malgré tout, nous croit capables d'un grand oui à son amour.

Le don du oui

Finalement, radicalement blessé par le mal, l'être humain, laissé à lui-même, était incapable d'un oui total à Dieu. Celui-ci lui a alors fait don de ce 'Oui'. «Quand est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, soumis à la loi, pour qu'il nous soit donné d'être fils adoptifs» (*Galates 4, 4-5*). Telle est donc l'immense générosité de Dieu : non seulement, il se donne à nous, mais il envoie son Fils, oui éternel

au Père, pour qu'il prenne notre faiblesse et notre chair et qu'il les investisse de son oui total et parfait à l'amour du Père.

La guérison nécessaire

Mais le Christ ne pouvait introduire l'humanité dans son oui au Père qu'en la guérissant de ses deux grandes plaies : la méfiance et la suffisance. C'est sur la croix qu'il est en même temps blessé par celles-ci et qu'il nous en guérit.

Luc établit un parallèle frappant entre les tentations du Christ et sa passion. Dans le premier récit, après nous avoir dit que le diable a tenté le Christ par trois fois, Luc conclut : «Le diable s'éloigna de lui jusqu'au moment fixé» (*Luc 4, 13*). Or, dans sa passion, le Christ devra affronter une triple tentation, comme au début de sa vie publique. Par trois fois, on lui crie : «Sauve-toi toi-même !» D'abord les chefs du peuple (*23, 35*), ensuite les soldats (*23, 37*) et enfin un des deux bandits crucifiés avec lui (*23, 39*). Telle est la grande tentation depuis Adam : «Sauve-toi toi-même; sauve-toi sans Dieu : tu n'as pas besoin de lui pour t'accomplir !» Jésus affronte la tentation du premier Adam. Mais il la vainc en ne voulant recevoir que de son Père l'accomplissement de son être.

D'autre part, dans son dernier souffle, Jésus rejette toute méfiance par rapport à Dieu : il s'abandonne à lui dans une confiance totale : «Père, entre tes mains, je remets mon esprit» (*23, 46*).

Voilà donc le oui total au Père. Voilà donc la guérison de la suffisance et de la méfiance qui nous rongent l'âme, la rendant incapable du Oui que Dieu attend d'elle pour qu'elle entre dans sa vie.

Notre oui devient possible dans le Oui parfait du Fils incarné.

Dès Noël, tout était là !

Mais ce oui total au Père, ce Oui jaillissant enfin dans la faiblesse de la créature n'est pas apparu seulement sur la croix, ou à la résurrection. Il était là, entièrement donné, dès le moment de l'incarnation, comme l'affirme l'épître aux Hébreux :

Aussi, en entrant dans le monde, le Christ dit : «De sacrifice et d'offrande, tu n'as pas voulu, mais tu m'as façonné un corps. Holocaustes et sacrifices pour le péché ne t'ont pas plu. Alors j'ai dit : 'Me voici', car c'est bien de moi qu'il est écrit dans le rouleau du livre : Je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté» (*Hébreux 10, 5-7*).

Notons aussi le signe donné aux bergers : «Vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire» (*Luc 2, 12*). Un nouveau-né, car il s'agit ici du nouveau-né de l'humanité, du nouvel Adam en qui devient possible pour nous un Oui total à l'amour du Père. De plus, il est frappant de voir le parallèle établi entre la naissance et la mort du Christ. L'Enfant est ici emmailloté et couché; après sa mort, il sera semblablement 'emmailloté' dans son linceul et couché dans sa tombe (*Luc 23, 53*). Le signe du Oui total au Père est aussi présent dans le berceau que dans le tombeau !

L'accueil du Christ nous est aussi donné

Le temps de Noël nous permet de célébrer non seulement ce don du Oui au Père dans le Christ, mais aussi le don de l'accueil de ce oui ! En effet, dans son

'évangile de l'enfance', Luc souligne comment tout nous est donné dès le début. Pour ce faire, il nous présente les deux personnages centraux de son évangile : l'Emmanuel, oui total de l'homme à Dieu, et d'autre part, l'accueil de cet Emmanuel par la foi de Marie. Dès sa naissance, le Christ est présenté aux bergers comme «le Seigneur et le Sauveur» (*Luc 2, 11*). D'autre part, Luc nous présente Marie comme l'exemplaire d'une foi parfaite, au point qu'elle s'est mérité la première béatitude de son évangile : «Heureuse celle qui a cru» (*Luc 1, 45*).

Ainsi, dès les débuts de l'Évangile, alors que le grand mystère de l'Incarnation n'a pas encore éclaté pleinement dans les paroles et les gestes du Christ, dans sa résurrection et son exaltation, tout est déjà là, tout nous est déjà donné :

- le Oui au Père dans le Christ et le oui au Christ en Marie;
- le Don et l'accueil du don;
- la Tête et le corps;
- le Seigneur et son Église.

Voilà donc notre espérance : dans le Christ, nous avons le OUI parfait à l'amour du Père. En Marie, nous apprenons l'art d'adhérer à ce Oui, de le faire nôtre, d'y croire de tout notre être. Comme pour les bergers, une lumière se lève et brille en plein milieu de notre nuit, pour nous dire : «Aujourd'hui, pour toi, en décembre 2005, un Sauveur veut naître en toi et t'entraîner dans son oui total au Père,

t'entraîner dans l'immense désir qui est en Dieu; car ce désir est ta véritable demeure, ton authentique accomplissement».

Qu'ont donc découvert les bergers à la crèche ? Ils ont découvert leur ancre ! Au milieu des difficultés et des déceptions, des épreuves et des pauvretés, nous nous savons reliés à une ancre solide, comme le bateau relié par un câble à l'ancre au fond de l'océan. L'ancre touche le solide et nous y garde amarrés. Ainsi, l'Enfant de la crèche nous relie au Oui éternel que le Verbe offre à son Père, dans la Trinité. Nous sommes reliés à ce Oui, il est nôtre. «Oui, j'en ai l'assurance : ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les dominations, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs, ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ, notre Seigneur» (*Romains 8, 38*).

Osons donc partir nous aussi, osons découvrir ce signe paradoxal : un bébé dans une crèche. Un Sauveur dont la seule richesse est son Oui au Père. Un oui qu'il nous offre, dans lequel nous pouvons entrer simplement par la petite porte de la foi. Une porte qui a un visage : celui de Marie. Quelle belle espérance qui nous donne le goût de chanter : «Même la ténèbre pour toi n'est pas ténèbre, et la nuit comme le jour est lumière !» (*Psaume 139, 12*)

«Voilà donc notre espérance : dans le Christ, nous avons le Oui parfait à l'amour du Père. En Marie, nous apprenons l'art d'adhérer à ce Oui, de le faire nôtre, d'y croire de tout notre être.»

Georges Madore

Noël, c'est quelle date cette année ?

Denis Gagnon, o.p.

L'économie envahit de plus en plus l'univers que nous habitons. Le commerce impose ses manières de faire et ses exigences. Il est fortement supporté par la publicité. Notre quotidien est encadré dans des rapports de ventes et d'achats; les relations commerciales le structurent. Dans les villes, la vie s'organise autour des centres commerciaux. Les magasins et les boutiques nous occupent et nous distraient. Ils fabriquent l'actualité, la devancent et la modifient à leur guise.

Comment l'économie arrive-t-elle à ses fins ? Par quels moyens le commerce parvient-il à construire son empire ? Quels principes guident les fabricants d'annonces publicitaires ? On a compris une chose toute simple dans cet univers : il faut attirer l'attention et convaincre en faisant appel au désir qui habite l'être humain. Tu as faim ? J'ai pour toi quelque chose qui va te rassasier. Tu as mal à la tête, n'est-ce pas ? Tu veux te débarrasser de cette douleur ? J'ai un comprimé efficace pour te soulager ! Et l'affaire est dans le sac !... L'autre achète !

Prenons comme exemple la fête de Noël. Officiellement, la fête a une date précise : le 25 décembre. Mais dès le début de novembre, quand l'Halloween est passée, les commerces se décoorent aux couleurs de Noël. On sort les sapins, les boules et les cloches, les petites lumières multicolores. Parfois une crèche, mais de moins en moins. Les haut-parleurs diffusent des chants de Noël. Les Pères Noël apparaissent dans les centres commerciaux et s'installent dans leur petit village de lutins et de «jouets par milliers», comme dit la chanson.

Les clients s'amènent. Ils regardent, admirent et finalement achètent. Ils

achètent des produits qui sont en montre, mais surtout ils achètent la fête, et la fête à la manière des commerces. Le sapin rentre à la maison avec ses décorations, les couronnes s'accrochent à la porte d'entrée, la radio diffuse le folklore musical du temps des fêtes, les Pères Noël peignent leur barbe et défripent leur costume rouge. Dès le début de décembre commencent les soirées et les parties de Noël. Échanges de cadeaux, bons vœux de circonstance, petits hors-d'œuvre, tourtières et gâteaux aux fruits. Et ça dure quelques semaines, jusqu'au 25 pour les plus tenaces.

Que s'est-il passé entre le 1^{er} novembre et le 25 décembre ? On s'est saoulé «le dedans de pathétique», comme dirait Claude Léveillé. On s'est réveillé le désir et on l'a aussitôt comblé. On a remarqué en soi un besoin et on y a répondu immédiatement. Parfois et de plus en plus souvent, le besoin n'existe pas, mais on laisse l'environnement le créer et le gaver au point d'en redemander. Le 25 décembre, on en a ras le bol. Le sapin se retrouve dans la poubelle et le Père Noël range son habit et ses grelots. La fête est épuisée. Le plaisir est consommé. L'ivresse est éteinte.

Pendant ce temps, la liturgie fait son petit bonhomme de chemin. En toute discrétion. Elle prône un temps de Noël différent. Elle le fait commencer le 25 décembre et le termine le 2 février. Entre les deux dates, quelques fêtes, différentes les unes par rapport aux autres pour faire ressortir les riches harmoniques du mystère.

Mais alors que fait la liturgie pendant la période où ailleurs on célèbre le culte commercial ? Pendant le mois de décembre, la liturgie attend, et attend, et attend... Elle dépouille le temps pour que le désir s'éveille, se dégorde, s'étire, se développe et grandisse. Pendant qu'ailleurs on répond immédiatement au moindre besoin, elle fait patienter le désir. À l'instantanéité publicitaire, elle oppose la durée et l'attente. Elle demande au désir de manifester ce qu'il cherche, de dire bien haut ce qu'il attend. Elle creuse la terre pour atteindre la veine profonde d'où la source pourrait jaillir. Bref, elle construit la personne dans ce qui la fait vivre : son désir !

« Le bonheur est fait avant tout des aspirations que nous portons et non des plénitudes que nous atteignons. »

Car l'être humain ne vit que par son désir. Peut-il aimer si le désir n'existe pas ? Peut-il vivre si le désir est absent ? Peut-il donner un sens à sa vie si le désir n'est pas là ? Le bonheur est fait avant tout des aspirations que nous portons et non des plénitudes que nous atteignons. Nous vivons des quêtes qui nous habitent. Nos recherches et nos attentes sont nos plus belles richesses. Nos déclarations d'amour ne révèlent-elles pas qu'il y a en nous un espace qui veut être comblé ? Ce vide intérieur nous mobilise. Il nous fait entrer en relation avec les autres. Il appelle l'imagination et le talent à la rescousse ; à cause de lui, nous devenons créateurs dans tout ce que nous entreprenons.

Noël, c'est quelle date, cette année ? On pose parfois la question, histoire de faire un peu d'humour. Mais peut-être que la question est plus sérieuse que nous le pensons. Il existe au moins deux calendriers qui ne comportent pas les mêmes fêtes et ne poursuivent pas les mêmes buts. L'essentiel : permettre au désir de se déployer au cœur de la fête. □

Un temps d'espérance

Le temps de l'Avent est un temps particulier d'espérance. À la lumière du passé, il invite à regarder devant. Il rappelle les promesses faites jadis et déjà en voie de réalisation depuis que Jésus a pris chair parmi nous. Vivre l'Avent, c'est refuser de désespérer dans un présent qui, à maints égards, apparaît sombre et désespérant. [...]

Ce qui fonde l'espérance proclamée durant le temps de l'Avent, c'est l'amour d'un Dieu qui s'est manifesté à nous dans l'humilité la plus grande. Comment pourrait-on désespérer quand on croit à cet amour ?

Jean-Yves Garneau

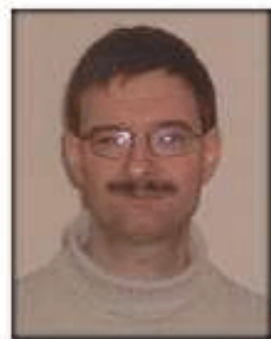
Vers une nouvelle espérance

Patrice Perreault

□ *Laïc et bibliste de formation, l'auteur est agent de pastorale à l'unité pastorale St-Joseph, St-Luc et St Patrick's de Granby, dans le diocèse de St-Hyacinthe, au Québec; co-animateur de la Région pastorale de Granby, il collabore aussi à une chronique sur la Bible et la culture pour le site web Interbible.*

Introduction

Dans notre monde contemporain, les médias électroniques, et en particulier la télévision, nous inondent d'images qui montrent les multiples impasses vers lesquelles nos sociétés se dirigent. Nous glissons de plus en plus vers une morosité qui nous prive de toute source d'espérance. Dans ce cas, notre société peut-elle encore susciter de l'espérance auprès de la population, en particulier auprès des jeunes ? C'est ce que nous tenterons de cerner dans le présent article, en examinant, dans un premier temps, les causes de la désespérance dans notre monde puis, dans un second temps, en faisant ressortir les sources d'espérance qui y jaillissent. Par la suite, nous verrons ce que le christianisme peut apporter à l'espérance dans la société sécularisée qui est la nôtre.



I. Esquisse d'une problématique sociale actuelle

Pour bien déterminer si notre société peut susciter une espérance aujourd'hui, il convient tout d'abord d'examiner les tendances contemporaines prédominantes. Ces dernières laissent une certaine impression d'anomie, voire de désespoir en l'être humain et à son devenir. Examinons donc ces courants ou idéologies qui s'avèrent sources de désespérance par les temps qui courent.

L'un des mouvements sociaux souvent pointé du doigt comme cause de bouleversements est le phénomène de la mondialisation, qu'on nomme également globalisation. Mais qu'entendons-nous exactement par "globalisation" ? Essentiellement, il s'agit à la fois d'un système,

d'une idéologie et d'un processus strictement économique qui vise à affranchir les entreprises des règles et des obligations sociales afin de maximiser leurs profits¹. Cette globalisation s'est également accompagnée d'une offensive étonnante sur le plan idéologique : la «lutte» à la dette publique. Cette question illustre éloquemment ce que certains désignent comme «la fiscalisation de la pensée»². Martelée par les grands médias pendant deux décennies, la «dette» a fini par éclipser presque tout autre enjeu sur le plan politique. Cette lutte à la dette a

¹ Jacques B. Gélinas, *La globalisation du monde*, Montréal, Écosociété, 2000, 38-51

² Patrice Martin et Patrick Savidan, *La culture de la dette*, Montréal, Boréal, 1994, 104-129.

même servi d'alibi pour éliminer un grand nombre de programmes sociaux pavant ainsi la voie à des formes de privatisation des services publics comme la santé ou l'éducation. La préoccupation fiscale, telle qu'exemplifiée par le discours sur la dette, illustre que notre mode de pensée et l'ensemble des activités humaines se sont subordonnés à un économisme totalitaire relayé par le néolibéralisme³. En effet, dans les médias, il est maintenant devenu assez rare qu'un reportage ne se termine pas par une expression sur : «le coût d'une opération ou d'une activité». Cela va même jusqu'à remettre en question la tenue d'élections sous prétexte que les sommes investies sont trop élevées pour s'accorder le «privilege» d'un scrutin universel !

Nous connaissons toutes et tous les conséquences actuelles de ce mouvement : accroissement des inégalités sociales, fracture intolérable entre le Nord et le Sud et détérioration accélérée de l'ensemble des écosystèmes. Pour bien des jeunes contemporains, le néolibéralisme constitue l'horizon de sens et de construction des repères et des diverses représentations mentales. En d'autres termes, la double crise écologique et de paupérisation sur un certain fond d'apocalypse peut engendrer des formes de désespérances aiguës sur le plan collectif.

Mais si certains courants de notre société contemporaine jettent un certain doute quant à notre avenir collectif, ils ont une incidence considérable sur les personnes dans leur individualité. L'emprise du néolibéralisme se répercute dans les représentations qu'une personne se forge d'elle-même. Cela conduit à une forme

encore insidieuse de désespoir. Songeons simplement à l'obsession de la compétitivité, de la performance et de l'excellence. Dans notre monde, la seule dimension qui semble compter consiste à devenir un «gagnant». C'est pourquoi, dès l'école, les enfants sont conditionnés à l'excellence et à la performance⁴. Bien sûr, la compétitivité et la performance ne sont pas néfastes en soi lorsqu'elles sont équilibrées par d'autres dimensions comme la solidarité et l'entraide. Cependant, aujourd'hui, ces modalités occupent une place prépondérante qui constitue l'unique pôle de référence ou, pire, le mode relationnel premier entre les personnes.

Cette compétitivité exacerbée comporte des conséquences délétères parfois invisibles, comme le rappelle le généticien et philosophe humaniste Albert Jacquard : «*Ce système produit des gagnants provisoires satisfaits mais angoissés devant l'évidence de leur fragilité, de la précarité de leur succès. Il produit simultanément, et en beaucoup plus grand nombre, des perdants désespérés face à l'écroulement définitif de leurs rêves*»⁵. Cela s'avère si vrai que des athlètes de calibre international s'effondrent s'ils n'obtiennent pas une médaille ! D'ailleurs les commentateurs sportifs jugent de la performance d'un pays non pas sur le soutien apporté aux athlètes, mais bien sur le nombre de médailles remportées ! Cette modalité d'évaluation s'observe maintenant dans l'ensemble des structures sociales.

Dans cette perspective, être «perdant» correspond à l'abandon, voire la mort sociale. Puisque la logique de la compétitivité implique nécessairement l'unicité du gagnant, les membres de notre société se

³ CPMO, *De l'indignation à l'espérance. Le sens de l'engagement chez les 20-45 ans*, Montréal, 2002, 134.

⁴ Hélène Pedneault, *Pour en finir avec l'excellence*, Montréal, Boréal, 1992, 196-229.

⁵ Albert Jacquard, *Halte aux jeux!*, Paris, Stock, 2004, 36.

livrent un combat sans merci dans l'espoir d'améliorer leur sort. La recherche d'un emploi illustre bien cette dynamique. Il n'est pas rare maintenant que l'employeur accorde un poste à un candidat démontrant des «avantages comparatifs» par rapport à d'autres. Ce faisant, certaines personnes possédant des capacités similaires mais ne correspondant pas pleinement aux critères de performance se retrouvent exclues et par conséquent, dans une situation précaire qui suscite angoisse et désespoir.

Mais même pour les «gagnants» de cette course à la compétition et à la performance, leur sort n'est guère plus enviable. D'une part, ils doivent constamment se dépasser afin de maintenir leur place et, en plus, ils sont dépossédés de leur caractère proprement humain. Cela se remarque dans le glissement du vocabulaire : de personnel, les entreprises ont préféré l'emploi du vocable «ressources humaines»⁶. Cette réduction de l'être humain au même niveau que le matériel de bureau conduit, on s'en doute bien, à des impasses tragiques :

*La valeur de chacun est mesurée en fonction de critères financiers. Les improductifs sont rejetés parce qu'ils deviennent des «inutiles au monde» (Caste, 1995). On assiste au triomphe de l'idéologie de la réalisation de soi-même. La finalité de l'activité humaine n'est plus de «faire société», c'est-à-dire de produire du lien social, mais d'exploiter des ressources, qu'elles soient matérielles ou humaines, pour le plus grand profit des gestionnaires dirigeants qui gouvernent les entreprises.*⁷

⁶ Vincent de Gaulejac, *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Seuil, 2005, 27

⁷ *Ibid.* 57.

Cette déshumanisation ne touche pas que les personnes occupant un emploi, mais également l'ensemble de la société. Pour combler le besoin de reconnaissance sociale, une société de marché doit trouver des opportunités. C'est ainsi que nous proposons comme sens la surconsommation qui, par le biais de la publicité, donne l'illusion d'une identité réelle. Comme l'incitation à la surconsommation se nourrit par le besoin et la création artificielle de ces besoins, notre société réduit les personnes à une valeur unidimensionnelle : celle de «client» d'un produit ou d'un service. Cette aliénation est telle que des journalistes utilisent le terme de «client» ou de «clientèle» pour décrire, par exemple, l'électorat d'un parti ou les bénéficiaires de programmes sociaux ! Privées des différentes composantes de leur identité, plusieurs personnes ne parviennent pas à découvrir un sens pertinent et pleinement humanisant. Certaines s'enfoncent dans cette course qui ne génère qu'insatisfaction et absurdité. C'est ainsi que les gens développent un vide existentiel conduisant à une attitude de fatalisme généralisé face à la vie. Ils ne parviennent plus à trouver des sources d'espérance.

On voit donc que ce contexte social marqué par le néolibéralisme et l'économisme ambiants qui mesurent l'ensemble de la vie à l'aune de la rentabilité et de la maximisation des profits et qui réduisent les activités humaines au niveau strictement économique, est générateur de nonsens et ce, à plusieurs niveaux. Mais face à cette désespérance de plus en plus répandue, peut-on percevoir à l'horizon des raisons d'espérer malgré tout ? Peut-on déceler des rayons de lumière traversant l'obscurité ?

II. Notre société comme source d'espérance

Notre société est, certes, traversée par des tendances nécrophiles. Mais heureusement, elle l'est également par des forces biophiles⁸. Autrement dit, d'autres tendances, parfois plus importantes que celles qui sont grandement médiatisées, émergent et suscitent une espérance insoupçonnée au cœur même des problématiques. Ces voies, souvent moins connues, élaborent un nouveau paradigme que nous pourrions désigner comme l'écohumanisme. Comme le désigne la théologienne Sallie McFague, ce modèle qu'elle nomme «the loving eyes» – en français «un regard de compassion» – comporte des caractéristiques fondamentales : premièrement, il reconnaît la diversité des personnes et des êtres vivants perçus dans une continuité. La seconde caractéristique est la reconnaissance de l'étroite interdépendance entre les humains et les différentes espèces. Elle met l'accent sur l'inclusion et le respect de la dignité de l'ensemble du vivant. La troisième caractéristique est la reconnaissance de l'autre dans sa spécificité qui n'est pas nécessairement définie par une norme extérieure⁹. L'avantage de ce paradigme est qu'il propose une toute autre vision du monde, soit celle d'une certaine compréhension holistique du bien-être, personnel et collectif. Le bien-être personnel et celui de la nature comme celui des autres humains et de l'ensemble des espèces reposent, selon ce principe, sur une interrelation intime¹⁰.

Ce nouveau modèle incite à créer un projet rassembleur dans lequel bien des

jeunes se reconnaissent et construisent une espérance : celui de l'écologie et de la justice sociale. Au niveau écologique, la sensibilité des jeunes est bien connue. Qu'il s'agisse de programmes de recyclage, de revalorisation ou réutilisation, les enjeux écologiques déterminent bien des comportements chez des gens. Pensons simplement à la popularité de la simplicité volontaire qui, par la suggestion de restreindre la consommation, permet d'assurer un meilleur équilibre avec la biosphère. La prétention du mouvement de la simplicité volontaire affirme que la surconsommation ne rend pas heureux et que l'épanouissement humain se situe davantage dans la relation que dans la frénésie des centres commerciaux¹¹.

Par ailleurs, l'écologie suscite nombre de projets à tous les niveaux de la solidarité : du local à l'international. Au niveau local, bien des projets de reboisement ou d'entretien d'espaces verts au cœur de l'urbanité dénotent une sensibilité. Même les enfants de l'école primaire acceptent volontiers de participer à des programmes de compostage et de recyclage. La mobilisation à l'échelle internationale face à ce que nous appelons communément l'empreinte écologique (l'impact d'une espèce sur son environnement), qui est illustrée particulièrement par l'émission des gaz à effet de serre, apparaît remarquable. Des gens manifestent, luttent et contribuent à l'avancée de protocoles favorisant une réduction de ces gaz. Des architectes introduisent des éléments écologiques au sein de leurs constructions comme les

⁸ Ivone Gebera, *Fragile liberté*, (Notre temps, 59), Montréal, Médiaspaul, 2005, 190.

⁹ Sallie McFague, *Super, Natural Christians*, Minneapolis, Fortress Press, 1997, 108.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Voir l'ouvrage de Serge Mongeau, *La simplicité volontaire*, Montréal, Écosociété, 1998.

jardins sur les toits¹². De telles initiatives permettent de retisser une forme de solidarité et de d'interrelations brisées par l'économie ambiante.

Ce faisant, elles s'opposent à la fatalité et optent pour une espérance rassembleuse pour les jeunes. Pour plusieurs, l'écologie devient une manière de vivre, un mode d'existence et de pensée qui leur permet de renouer avec la vie elle-même. Il s'avère en effet plus facile de s'engager localement à ce niveau tout en y percevant des résultats tangibles. En plus, l'écologie permet de s'inscrire dans une continuité sur le plan historique en re-situant les personnes dans un héritage à transmettre. Le projet qui en résulte contribue donc à la construction de l'identité, à l'inclusion et à l'élaboration d'un sens tant personnel que collectif. C'est pourquoi l'écologie exerce un attrait si grand, car elle nourrit une espérance en un monde meilleur plus humain et plus solidaire.

Associée étroitement à l'écologie, la question de la justice sociale occupe une place prépondérante dans l'engagement de bien des jeunes. Cette préoccupation se cristallise autour de la mouvance de l'altermondialisation. Leur objectif est de construire un monde où la dignité, l'équité, l'égalité et la justice sociale prédominent. Qu'il s'agisse du Sommet des peuples, en 2001, à Québec ou de la poursuite de la construction d'une alternative à la globalisation actuelle, des milliers de personnes œuvrent dans la vie quotidienne à transformer les structures sociales à l'échelle locale, nationale ou internationale. Prenons, par exemple, l'organisme Équiterre fondé par un groupe

de jeunes visant à promouvoir une alternative au commerce contemporain. Son objectif est de favoriser un juste prix à ce que nous consommons tout en veillant au respect des travailleurs et des travailleuses et des conditions environnementales de production (ce sont ces barèmes qui déterminent le caractère "équitable" des produits). À ce niveau, le produit "équitable" le plus connu est sans nul doute le café qui symbolise cet effort de construire un monde plus juste où les richesses produites sont redistribuées à l'ensemble de l'humanité. Bien au-delà d'un simple commerce, c'est une manière innovatrice d'inscription au monde colorant l'ensemble de la vie, comme le dit si bien une jeune Québécoise engagée dans la promotion d'Équiterre :

Tout comme la démocratie qui ne se limite pas à aller voter de temps à autre, la mondialisation de la justice sociale et environnementale n'est pas qu'un discours. Elle exige de passer de la pensée à l'action quotidienne. Elle doit s'exercer chaque jour, dans ce que nous disons aux politiciens et aux entreprises, dans ce que nous achetons et dans notre attitude à l'égard des gens qui nous entourent. La révolution actuelle et celles qui suivront s'amorcent dans notre esprit mais doivent se poursuivre dans chacune de nos actions. À nous de prendre le pouvoir au quotidien afin de construire le monde dans lequel nous souhaitons vivre et que nous souhaitons offrir à nos enfants. Un geste à la fois !¹³

Cette attitude à l'égard de la justice sociale suscite une forme d'espérance car

¹² Hubert Reeves, *Mal de Terre*, (science ouverte), Paris, Seuil, 2003, 208.

¹³ Laure Waridel, *Acheter, c'est voter. Le cas du café*, Montréal, Écosociété/Équiterre, 2005, 142.

elle permet de retisser des liens entre les personnes, en particulier, celles qui sont exclues. En cela, elle permet de recréer une espérance concrète s'enracinant dans des gestes de la vie quotidienne. Elle s'oppose au fatalisme en favorisant une compréhension de l'impact de chaque action dans un ensemble complexe d'interrelations, une sorte de toile de la vie. Loin d'être inutile, elle permet l'édification d'une planète où l'humanité pourra être unie dans une plus grande diversité culturelle¹⁴.

Une autre source d'espérance dans notre monde actuel se trouve dans les mouvements luttant pour le respect des droits de la personne. Cela correspond à une vive interpellation qui suscite une espérance pour les plus jeunes. Songeons simplement à Amnesty internationale qui, par ses campagnes, consolide et développe le respect de la dignité des personnes. Cet organisme favorise l'éclosion d'une forme de conscience planétaire qui ouvre à la pluralité de l'humanité. Il s'agit bel et bien d'une source d'espérance car elle permet de tisser des liens et d'entrer en relation où chacune et chacun peuvent contribuer significativement.

En somme, ce modèle d'écohumanisme séculier permet de rassembler les jeunes, de construire une identité fondée sur la relation créatrice. Elle permet à chaque personne de contribuer au devenir de l'humanité et du monde. C'est cette forme de transcendance immanente qui nourrit l'espérance des jeunes. Pour l'ancrer davantage, un «calendrier liturgique» séculier comme la journée de l'élimination de la pauvreté, le 17 octobre,

¹⁴ Alain Gresh, «Autres mondes» dans Ignacio Ramonet et al., *Pour changer le monde*, (Manière de voir 83, octobre/novembre 2005), 95; Albert Jacquard, *Construire une civilisation terrienne* (les grandes conférences), Montréal, Fides, 1994.

la journée internationale des femmes, le 8 mars ou celle des droits de la personne du 10 décembre, s'élabore peu à peu et devient l'occasion de rassemblement. Comme le rappelle le CPMO :

*Ces rituels scandent la vie des personnes engagées socialement en formulant un nouveau calendrier permettant de célébrer leur engagement. Les événements plus occasionnels comme la Marche mondiale des femmes, ceux entourant la manifestation pour le Projet de loi pour l'élimination de la pauvreté, etc. ont pris la place des processions ou autres célébrations ecclésiales spéciales. Mais le goût de la fête, le désir de se retrouver pour célébrer son engagement est toujours présent. Ces rituels développent un sentiment d'appartenance, construisent des liens de solidarité humaine, nourrissent le sens et l'espérance.*¹⁵

Le fondement de cette espérance se retrouve dans la conscience que notre espèce, par la création de la culture et des sciences, contribue à l'élaboration d'un sens de l'univers de façon unique. Si l'espèce humaine n'existait pas, ce regard unique et émerveillé ne serait pas advenu. Les fruits de la culture et des trésors du savoir humain n'enrichiraient pas notre univers de la lumière du premier niveau de la conscience d'être telle qu'elle s'est forgée sur notre planète. Ce qui rend d'autant plus précieuse l'existence de chaque être humain¹⁶. Cette conscience nous permet de prendre toute la mesure de la chance d'habiter un monde où la diversité du vivant représente un véritable miracle qui nous invite à la préserver et à

¹⁵ CPMO, *op. cit.*, 67.

¹⁶ Hubert Reeves, *Chroniques du ciel et de la vie*, Paris, Seuil, 2005, 199-200.

participer pleinement à son devenir. Une telle perspective suscite une espérance considérable et nous met en route vers des chemins d'humanisation.

III. Christianisme et espérance contemporaine

Comme croyantes et croyants, comment devons-nous nous situer face à cet humanisme séculier qui engendre assurément beaucoup d'espérance ? Par rapport au désespoir engendré par notre contexte socio-politique et économique, comment pouvons-nous aussi être témoins d'espérance ? La Bonne Nouvelle apportée par Jésus de Nazareth, prônant la solidarité au détriment de la loi du plus fort, permet de répondre directement à ces questions. En effet, comme le souligne, à juste titre, le théologien Jacques Grand'Maison : «*Le judéo-christianisme, malgré ses travers, oppose un refus radical à cette vision unilatérale des choses et de l'histoire. Il rouvre sans cesse de nouveaux horizons de sens, de nouvelles possibilités de salut et de résurrection*»¹⁷. Nous sommes donc appelés comme chrétiens à participer à cette grande chaîne de l'espérance. Ceci peut se faire en contribuant par l'apport de la vision chrétienne à la construction du monde :

Le rôle des philosophes et des théologiens engagés dans la lutte pour la justice sous ses multiples formes n'est pas de proposer leurs propres solutions, mais d'échanger avec les autres sur les voies qu'il est possible de tracer dans l'espace qui est le nôtre actuellement. La communauté des croyants elle-même devrait peut-être reprendre la tradition sociale de Jésus comme source d'inspiration. Il faut

*réinterpréter cette source à la lumière des défis éthiques de notre temps et du contexte historique qui a produit ce texte. Ce dialogue entre l'histoire actuelle et le texte biblique est capable d'entraîner une redécouverte du sens de nos actions.*¹⁸

En d'autres termes, il importe de recomposer le discours chrétien dans un contexte où nous observons l'émergence d'un "saut qualitatif" : l'apparition d'une véritable conscience planétaire¹⁹. Cela exige que le christianisme repense sa vision du monde, son rapport aux autres religions, à la vérité et, dans une certaine mesure, son image de Dieu. Le pluralisme religieux et séculier nécessite une forme de conversion de la part de l'Église : celle de reconnaître l'autre dans sa pleine dignité comme manifestation d'un visage de Dieu dans le monde. Par conséquent, il importe, en tant que chrétiens et chrétiennes, que nous puissions accompagner et soutenir les groupes luttant pour un monde meilleur, pour la reconnaissance de la dignité humaine et de l'écologie pavant la voie à :

*une nouvelle forme de «géocentrisme». La Terre n'est pas une poussière virevoltante dans le vide, mais bien le centre de notre monde. Ce nouveau géocentrisme devrait servir de base concrète à l'œcuménisme, car la pollution ne fait pas de distinction confessionnelle, et mener à une théologie écologiste, s'articulant à une écologie politique.*²⁰

¹⁸ Ivone Gebara, *op.cit.*, 192.

¹⁹ Claude Michaud, «Le discours chrétien à l'heure de la mondialisation : urgence d'une recomposition» dans Marc Dumas et François Nault (dirs), *Pluralisme et quêtes spirituelles. Incidences théologiques*, (Héritage et projet, 67), Montréal, Fides, 2004, 126.

²⁰ Jean-François Filion, «Entre science et théologie, une alliance possible?», *Relations*, 704 (novembre 2005), 26.

¹⁷ Jacques Grand'Maison, *Réenchâter la vie. Essai de discernement spirituel*, Tome I, Montréal, Fides, 2002, 279.

Cette relecture ne s'inscrit-elle pas dans l'espérance inébranlable du christianisme qui propose la foi en un Dieu qui, de son côté, a foi en l'être humain ?

Pour que nous puissions participer pleinement aux différentes sources d'espérance qui émergent dans nos sociétés post-sécularisées, il conviendrait de transformer le regard que l'on porte sur bien des réalités. Prenons l'exemple de l'Eucharistie. Comment la célébration de ce sacrement peut-elle être comprise dans la perspective de l'espérance ? L'Eucharistie incarne, à tous les plans, le message d'espérance des chrétiens en faisant naître à elle-même la communauté des croyants rassemblée en solidarité avec et autour du Ressuscité. La fraction puis le partage du pain et du vin manifestent au monde le caractère sacré de la personne humaine. Elle est le symbole-clé de la réalité que Dieu crée contre les forces de chaos et de mort. L'Eucharistie est un don que tous, bons comme pécheurs, reçoivent sans discrimination. Elle constitue le mémorial de l'exigence de Jésus : celle de s'unir en solidarité avec les affamés et les exclus pour lutter contre des structures oppressives, dans le but de changer le monde afin que chacun puisse vivre en obtenant son pain quotidien²¹. La liturgie eucharistique proclame que le pain est aussi essentiel pour l'être humain que la relation aux autres et à Dieu.

La symbolique eucharistique s'oppose à la symbolique marchande et offre l'espace où chaque personne peut exister sans aucune forme d'exclusion. Dans

cette perspective, la célébration eucharistique s'avère profondément prophétique car elle préconise une juste place pour les personnes exclues qui peuvent dès lors vivre pleinement leur humanité. C'est une invitation à poursuivre la transformation de nos sociétés et à vivre dès maintenant et concrètement cette espérance : celle d'un monde meilleur.

Conclusion

Dans cet article, à la question de savoir si notre société est source d'espérance pour les jeunes, il a été esquissé quelques pistes. Certes dans un premier temps, il a été considéré que notre société, du moins dans certaines tendances dominantes, offre peu d'espérance. Néanmoins, nous avons pu constater par la suite que malgré tout, au sein de cette même société, il s'y ouvre des voies pour susciter de nouvelles formes d'espérance séculières qui galvanisent et mobilisent les jeunes autour d'enjeux aussi concrets que l'environnement ou la justice sociale. On a pu également voir qu'il existe de réelles pistes d'arrimage entre ces voies d'espérance et la foi chrétienne.

Aux heures de désespoir, lorsque nous sommes confrontés aux profondeurs abyssales du non-sens, il peut être utile de se rappeler que le propre de l'espérance consiste toujours à nous relancer et nous remettre en route, malgré les revers et les reculs, dans des chemins inédits d'humanisation. Dans notre contexte actuel, il importe de conserver et de cultiver ce dynamisme vivifiant qui a toujours inspiré notre devenir personnel et collectif. □

²¹ Cf. M.D. Meeks, *God The Economist. The Doctrine of God and Political Economy*, Minneapolis, Fortress Press, 1989, 177-182, 223 note 41.

Place aux petites vertus

René Pageau, C.S.V.*

1. Qu'en est-il des petites vertus ?

On nous enseignait jadis qu'il y avait des vertus naturelles qui se fondaient sur la nature de l'homme et la perfectionnaient. On les nommait les vertus cardinales parce qu'elles assuraient l'unité de toutes les vertus : la prudence, la justice, la force et la tempérance.

Puis il y avait aussi les vertus surnaturelles que l'on appelait les vertus théologiques parce qu'elles se rapportaient directement à Dieu : la foi, l'espérance et la charité.

On disait que les premières étaient humainement acquises, c'est-à-dire qu'on les acquérait par des actes répétés. On disait aussi que les secondes étaient infuses parce qu'elles nous étaient données par Dieu.

Mais que viennent donc faire dans le décor celles que l'on appelait les petites vertus? les vertus ordinaires, les vertus du quotidien? celles qui gravitent autour des grandes vertus cardinales et théologiques?

Elles sont les filles de ces grandes vertus. Elles disposent le cœur à faire le bien et à la pratique des grandes vertus. Elles apprivoisent les cœurs pour faciliter la pratique généreuse des unes et des autres. Elles orientent les cœurs à poser des actes bons, à donner le meilleur et à tendre vers le beau, le bien et le vrai.

À chacune des grandes vertus cardinales et théologiques se rattachent donc plusieurs petites vertus. Qu'elles soient grandes ou qu'elles soient petites, il n'y a aucune opposition entre elles. Au contraire, elles se complètent. Elles sont toutes inspirées et animées par la charité.

Les petites vertus facilitent la pratique des grandes, elles tiennent en éveil dans la communion les êtres humains sur le chemin du bien, du beau et du vrai. Elles favorisent les relations sociales entre toutes les personnes créées à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Toutes les petites vertus peuvent se résumer en un humanisme, en une façon de vivre civilisée qui promeuvent l'épanouissement de la personne humaine et rendent agréables la vie familiale, le travail d'équipe, la vie communautaire. Quand ces vertus sont vécues par une communauté familiale ou religieuse, celle-ci devient école de communion. Il y a des manières de vivre qui font partie de la culture sans nécessairement être chrétiennes, mais qui s'inspirent des valeurs chrétiennes.

2. Elles ont les saveurs de l'évangile

a) la simplicité

Saint Paul conseille de se laisser attirer par ce qui est simple, sans prétention, spontané, sans détour et sans duplicité, franc, modeste, humble et naturel. Y a-t-il plus attachant qu'une personne sans affectation, sans recherche, capable de susciter par ses gestes et ses paroles, par ses manières d'être et de faire, un climat de confiance et de communion ? La simplicité est le fruit de la charité qui trouve sa joie dans ce qui est vrai. Elle n'a rien de recherché et d'exagéré qui dépasse la mesure.

La transparence des gens simples et parfois quelque peu timides inspire la confiance et suscite l'ouverture. Une personne simple n'est pas menaçante. Elle sait écouter et elle a le mot juste pour consoler, encourager et redonner confiance à ceux et celles que la vie malmène.

b) l'émerveillement

Quand on sait admirer, s'étonner, s'enthousiasmer devant ce qui est beau, bien et vrai, on communique la vie, on fait renaître, on dynamise un milieu. S'émerveiller de ce que les autres font et de ce que l'on fait de bien aussi, de ce qui se passe en soi et de ce que vivent les autres, c'est enchanter et «réenchanter» la vie.

On s'émerveille quand on glorifie, quand on magnifie, quand on a le don de voir les choses du bon côté. L'émerveillement, c'est le point de départ de la contemplation. Un tableau, une pièce de musique, un poème m'enchantent, que j'aie la foi ou non. Je m'émerveille quand

je suis en présence d'une personne qui consacre sa vie pour le service des plus déshérités. Je m'émerveille et je rends grâce quand je vois des époux envelopper de joie et de bonheur leurs enfants.

Se laisser émerveiller, c'est se laisser émouvoir par tout ce qui engendre la vie. Ceux et celles qui savent s'émerveiller ont donc compris que la grande mission d'un croyant, à travers la tristesse, la morosité, le découragement et la démotivation est de sauver la joie de vivre.

c) savoir dire merci

Il y a des personnes qui n'ont jamais appris à dire merci. Tout leur est dû. Et pourtant, un merci, ça fait tellement plaisir ! Reconnaître et apprécier ce que l'autre fait pour soi doit susciter «la reconnaissance qui est la mémoire du cœur». Dire merci, par un geste de reconnaissance envers quelqu'un qui m'a spontanément rendu service, est une question de justice.

Un égoïste qui ramène tout à lui et qui se renferme sur lui-même oublie de dire merci, de reconnaître qu'un autre l'a aidé et l'a soutenu. Il nie par son silence ingrat le mérite de l'autre, il refuse qu'un collaborateur partage avec lui les hommages qu'il reçoit. Certains pensent que remercier, c'est injustement s'abaisser et affirmer que l'autre est supérieur.

Apprendre à se dire merci, c'est accepter que nous avons toujours besoin des autres pour être heureux, c'est apprendre à apprécier la société qui nous rend mille et un services, c'est aussi accepter de partager en ouvrant la porte

à l'amitié, à la compréhension et au pardon. C'est reconnaître également que l'on se définit en présence des autres et de ce que l'on reçoit d'eux.

La bienséance et les bonnes manières en nous rapprochant des autres nous évitent d'en faire des étrangers.

d) l'humour

Il y a de ces personnes qui ont une finesse d'esprit capable de mettre en évidence les aspects plaisants de la réalité. Elles ont des réparties, des jeux de mots subtils qui égaient la monotonie du quotidien. L'ingéniosité, la fantaisie favorisent la détente. Je ne parle pas du sarcasme ni de l'ironie qui malicieusement divisent. L'humour est habituellement délicat et raffiné. Il jaillit d'un bon mot, d'une boutade ou d'une taquinerie. L'humour permet entre amis de décrocher, de célébrer nos folies, de rire un peu de soi et des autres sans blesser et sans arrière-pensée.

Y a-t-il plus évangélique que de se rassembler pour la fête en s'accueillant les uns les autres pour échanger en fraternisant sur les valeurs qui nous motivent, sur les projets qui nous habitent, sur les rêves qui embellissent nos vies ? Y a-t-il vraiment plus évangélique que de porter les interrogations les uns des autres, que de trouver ensemble les réponses aux questions qui nous hantent ?

e) la ponctualité

Ma mère qui était toujours à l'heure comme une horloge disait que l'on devait

arriver à temps à l'école parce que «la ponctualité était la politesse des rois». Avez-vous déjà vécu avec une personne qui est toujours en retard, qui n'est jamais à l'heure, qui fait attendre tout le monde ? On ne peut pas s'y habituer, car elle nous démobilise et nous déstabilise. Elle n'a jamais remis à temps un devoir. Elle n'est jamais là à l'heure du rendez-vous. L'heure n'est pas l'heure. Elle est toujours en retard au travail ou à l'école.

Puis elle invente toutes sortes de raisons pour se justifier. On finit par perdre confiance en elle. Il me semble que quand on sait vivre, quand on respecte les autres, quand on les aime vraiment, on ne les fait pas attendre inutilement à moins d'une raison sérieuse. Cette négligence, cette nonchalance est contraire à la charité et à la justice. Perdre du temps à attendre engendre nécessairement des conflits. C'est un sérieux manque de délicatesse que de rendre les autres victimes de son irrégularité et dépendants de soi. On ne peut pas, quand on est poli, mettre tous les autres à son rythme.

Seules les personnes grossières refusent de prendre au sérieux les remarques qu'on leur fait à ce sujet. Elles ne mesurent pas les malaises créés par ces retards. Trop méticuleuses, trop minutieuses, mais peu civilisées pour être là où elles doivent être à l'heure convenue. Comme disent les gens du peuple : «Pars à temps si tu veux être à l'heure !» Le vieux La Fontaine disait dans sa sagesse : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. »

3. Les petites vertus humanisent

Humaniser un milieu par la pratique des petites vertus que l'on peut multiplier à volonté, c'est d'une certaine façon évangéliser. Elles sont aussi nombreuses que les gestes que l'on pose, que les paroles que l'on prononce pour magnifier la vie qui nous comble de tant de bienveillances inattendues.

Il y a une grandeur d'âme, une générosité du cœur dans la pratique des petites vertus qui sont au service de la communion, qui rendent viable la vie en société et qui lui donnent une chaleur, une couleur et une senteur d'évangile. Sans nécessairement être surnaturelles, les petites vertus, en respectant la justice et la charité, en respectant aussi les valeurs de chacun et de chacune, suscitent des attitudes évangéliques d'accueil mutuel, d'ouverture et d'échange, de communion et de fraternité.

Elles sont des portes ouvertes sur l'évangile. Elles nous introduisent avec délicatesse au cœur même du message de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres... Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »

* Supérieur des Clercs de Saint-Viateur, Haïti.

Prêtre et Pasteur, juillet-août 2005

Le mot de Dieu

« Le bon mot, dit Dieu, voilà ce qui me manque : le bon mot pour dire aux êtres humains qui je suis, qui je veux être pour eux ! J'ai pourtant bien essayé ! Je leur ai épinglé mon nom dans le mystère des étoiles. Je leur ai murmuré mon secret dans la vie qui autour d'eux foisonne et les étonne. Je leur ai confié mes rêves et crié mes colères dans la voix des prophètes. Ils ne comprennent toujours pas ! Je n'ai pas trouvé le bon mot ! »

Après avoir réfléchi pendant quelques éternités, Dieu se dit « Je pense que j'ai trouvé... Je vais leur dire un mot... avec des bras et des mains ! Des bras et des mains qui aident et qui caressent. Des bras et des mains, ça parle plus fort que bien des discours ! Et à mon mot, je vais mettre des oreilles pour qu'il écoute leurs larmes et leurs fêtes. Tant qu'à y être, pourquoi pas une paire de jambes : il pourra ainsi courir partout vers ceux et celles qui cherchent leur source. Enfin, dit Dieu, mon mot ne serait pas complet sans un cœur qui bat, capable d'aimer... et de souffrir. »

Et Dieu, de son éternité, prononça son mot. Il lui mit une bouche et des oreilles, des bras et des pieds, et un cœur grand comme le monde. Le mot de Dieu apparut sur terre, annoncé par les anges, accueilli par une Vierge, trouvé par des bergers au fond de la nuit. Le mot de Dieu, c'était un bébé, nu, fragile, mais en qui Dieu venait tout nous dire. Un mot si beau que la nuit se fit silence pour qu'il chante jusqu'à nous.

Georges Madore, s.m.m.

Entretien avec Réjean Bernier

□ Réjean Bernier travaille depuis 2 ans au Centre Agapé à titre de directeur adjoint. Dans le cadre d'un cours intitulé « Techniques d'entrevue », je devais réaliser une entrevue lors d'un événement avec le sujet de mon choix. Cette entrevue a donc été réalisée à Québec lors de l'inauguration du centre Le Lampadaire. Le sujet était : « Comment transmettre le message de l'Évangile aux jeunes d'aujourd'hui ? »



Lucas de Villers
Associé lasallien

Lucas : Je suis aujourd'hui dans le Vieux-Québec dans le cadre de l'ouverture d'un centre de pastorale destiné aux jeunes de 18 à 35 ans et j'ai la joie d'avoir avec moi M. Réjean Bernier qui travaille lui-même dans un autre centre de pastorale. Bonjour, M. Bernier !

Réjean : Bonjour, Lucas !

Lucas : Comment vous est venu le déclic de transmettre le message de Jésus Christ ?

Réjean : J'étais étudiant au Baccalauréat à l'Université Concordia en communications. J'ai eu à communiquer, comme tu le fais aujourd'hui pour ton cours, sur différents sujets. Je travaillais pour la Brasserie Molson où je réalisais à l'interne des vidéos et des manuels d'accueil et où je communiquais des documents sur la bière, sur le service du garage de la brasserie, etc. Au terme de mon BAC, je me demandais si ça valait la peine de continuer chez Molson où j'aurais pu envisager de grimper dans l'échelle salariale et la hiérarchie, sans toutefois être sûr d'être rassasié. J'ai choisi d'aller à la Basilique Sainte-Anne de Beaupré où je pourrais communiquer la foi aux gens qui allaient là, c'est-à-dire les jeunes et les moins jeunes, le tout d'une manière plus concrète qui pourrait rejoindre le monde, avec un langage renouvelé à la portée des gens.

Lucas : Autrement dit, ce qui est intéressant, c'est qu'au-delà de votre formation, vous avez choisi le côté humain pour vous engager auprès des jeunes. Vous devez y croire énormément, non ?

Réjean : Tout à fait ! Oui, j'ai mes études en communication qui me servent, mais c'est d'abord un feu qui est en dedans de moi qui, lui, a besoin de sortir, d'être dit et d'être exprimé. Pas seulement avec de grandes paroles et de grands discours, puisqu'il n'y a pas de recette miracle, car il faut aussi être capable de dire ce qui m'allume, ce qui me fait vivre, ce qui fait que je suis de bonne humeur, même si parfois, j'aurais le goût d'être de mauvaise humeur, ce qui me fait espérer, ce qui fait que Jésus Christ fait la différence dans ma vie. Pouvons-nous parler de Jésus Christ d'une manière qui rejoigne même les non-croyants, pas avec des bondieuseries, mais avec quelque chose de substantiel ?

Lucas : Ce dont vous me parlez, vous le faites depuis maintenant deux ans au centre de formation chrétienne où vous travaillez. Ces jeunes de 18 à 35 ans, d'après vous, de quoi ont-ils besoin spirituellement ?

Réjean : D'abord d'un espace et d'un reflet qui montrent que cette dimension spirituelle est réellement présente. Tous les jeunes savent que c'est important de bien se nourrir, de faire des études, mais la question de sens que nous pouvons relier à la question de spiritualité, qui va la nourrir ? C'est quoi le sens de ma vie, où est-ce que je m'en vais, est-ce que ma vie c'est seulement métrou-boulot-dodo, pourquoi vivre, si je meurs à l'autre bout, pourquoi aimer si je me fais laisser ? Tu devines bien que ces questions sont quand même présentes et je crois que le jeune a besoin de nourrir cet espace de silence, d'intériorité, de sens et de reconnaissance, c'est-à-dire qui suis-je moi, j'ai 18 ans, j'ai 20 ans, je veux réussir ma vie mais je ne sais pas trop comment m'y prendre ? Est-ce que quelqu'un peut me regarder comme un être unique et être écoute et présence pour moi ?

Lucas : En ce qui concerne l'Évangile, est-ce qu'il y a des meilleures façons de le présenter à des jeunes pour qu'ils puissent comprendre le message et être interpellés directement ?

Réjean : Bien sûr que oui. Avant de parler de façons, je dirais : est-ce que l'Évangile me travaille moi-même, est-ce qu'il me dérange ? Si l'Évangile m'amène à aimer d'une façon spéciale, à regarder les autres d'une manière spéciale, à marcher dans des lieux et être accueillant, les gens vont peut-être venir à moi et dire : « Coudonc, on est bien avec toi ! Tu as quelque chose de spécial dans la face ». Alors les gens viendront à moi intrigués par cet amour, étonnés par cet amour, ce quelque chose que je vis. Et quand j'en parlerai, je n'en parlerai certainement pas avec des grands mots de 25 dollars, autant pour les jeunes que pour les personnes d'un certain âge. Alors oui, le langage, c'est important, mais, selon moi, il y a une manière d'être qui va parler plus fort que les mots.

Lucas : À vous entendre, on sent en vous un besoin d'être un modèle pour les jeunes. En parlant de ces jeunes-là, est-ce qu'il y en a qui vous ont marqué et dont vous pourriez nous parler un peu ?

Réjean : Alors que j'étais agent de pastorale à la Basilique Sainte-Anne, je faisais des camps de fin de semaine avec des travailleurs sociaux, des psychologues pour des jeunes à problèmes, alors ce n'était pas quelque chose apparemment de très pastoral, Dieu était même un sujet tabou. Un an plus tard, une jeune fille qui avait vécu ce camp-là vient me voir et me dit : « Toi, je sais que tu travailles à la Basilique. Tu vas me comprendre et tu ne me jugeras pas. J'ai vécu une expérience spirituelle lors des funérailles de ma grand-mère et tu es la seule personne à qui je peux me confier. Les autres ne sauront pas me comprendre. C'est pour cela que je suis venue te voir. » Alors que moi, deux ans auparavant, je me disais : « Qu'est-ce que je fais là, agent de pastorale dans un camp de fin de semaine avec des psychologues et des travailleurs sociaux où je ne parlais pas comme tel de Jésus Christ. » Deux ans plus tard, cette fille-là, Karine, vient me voir et me dit : « J'ai besoin de te parler; est-ce que je suis en train de devenir folle ? » Tout ce que j'avais appris par cœur dans mes cours de catéchèse devenait clair PAR LE cœur. Alors ça m'a marqué de voir qu'il s'était passé quelque chose de concret, puisque ce n'était pas une idéologie à laquelle elle adhérerait. C'était quelque chose de l'intérieur, une expérience hors de l'ordinaire et elle avait de la misère à mettre des mots dessus, mais elle avait besoin d'en parler, dans un lieu où elle serait reconnue, écoutée et comprise. Même si on a des grands professionnels pour les délinquants, pour les toxicomanes, les jeunes ont, ne l'oublions pas, un grand cri, un grand besoin spirituel. Jacques Grandmaison disait que derrière les problèmes de décrochage, de drogues et de suicides, il y avait souvent un grand drame spirituel, un drame existentiel que vivent les adolescents : « À quoi ça sert de vivre, si vivre c'est être comme mes parents qui ont seulement l'air de se satisfaire d'une BMW de 40 000 dollars, d'avoir un cinéma maison, etc. Moi, je n'ai pas envie d'avoir ce genre de vie ; il doit y avoir autre chose ». Alors il faut être sensible à cette dimension.

Lucas : Je vous remercie beaucoup, M. Bernier, et je vous souhaite de continuer à être un modèle pour ces jeunes et de continuer à travailler auprès d'eux. Merci !

**Un Noël d'espérance et de paix à tous nos lecteurs et lectrices
et nos meilleurs vœux pour l'année 2006 !**

L'incontournable Noël

Paul-André Giguère

Que le 25 décembre marque le début de l'hiver (hémisphère nord) ou le début de l'été (hémisphère sud), qu'on vive dans un pays jusqu'à tout récemment communiste, un pays de vieille chrétienté complètement sécularisé ou même un pays musulman, qu'on soit personnellement croyant ou vaguement spirituel, il est devenu impossible d'échapper à Noël. Le commerce et la publicité, bien sûr, se sont emparés de la fête. Pourtant, sous l'impératif social d'offrir des cadeaux à ceux qu'on aime (et parfois qu'on n'aime pas vraiment) perce toujours quelque chose des plus grandes capacités humaines : l'amour, l'amitié, la paix, la justice, la réconciliation, le partage.

N'est-il pas extraordinaire que les musiques de circonstance crachées par tant de haut-parleurs dans les centres commerciaux et sur les places publiques, que les lumières colorées qui se multiplient jusqu'à être agressives ou que les réclames qui se succèdent sans interruption dans les boîtes aux lettres n'arrivent pas (encore) à étouffer un appel à (un peu) plus d'humanité ? Il est tout à fait étonnant que même là où les administrations postales ont banni toute représentation de la crèche, des bergers ou des mages, elles continuent d'émettre, année après année, des timbres spéciaux pour affranchir les envois de vœux qui maintiennent souvent entre deux personnes un unique contact pour toute l'année, un dernier fil avant l'oubli ou une ultime possibilité de communion. Pour qui apprend à voir au-delà des apparences, l'humain se révèle ainsi derrière le commercial, et la générosité se laisse deviner dans la propension à la dépense.

Alors n'est-il pas étonnant que beaucoup de personnes, et même des gens d'Église, ne soient pas encore capables de voir qu'on est là au cœur du mystère de Noël et de Dieu, fiché là dans les calendriers humains ?

Le cœur du mystère de Noël, c'est que dans ce qui est le plus authentiquement humain se cache, pour qui apprend à voir au-delà des apparences, la présence du divin. Le cœur du mystère de Noël, c'est que l'inaccessible est en fait tout proche, l'invisible se donne presque à voir, le silence éternel se fait presque parole. Mais dans une telle discrétion ! Sous des apparences tellement déroutantes !

C'est là toute la fragilité du christianisme. Voici un Dieu qui ne s'impose pas et qui n'impose rien. On peut passer à côté sans jamais s'en apercevoir, d'autant plus qu'il ne se donne pas à rencontrer dans ce qui brille avec éclat, mais sous les traits de la plus grande banalité, à la dernière place. « Dans la condition de l'esclave », chantait, émue, la première génération de chrétiens (Lettre de Paul aux chrétiens de la ville grecque de Philippe 2 7). « Seigneur, mais quand donc t'avons-nous vu affamé et nous t'aurions nourri ? Assoiffé et nous t'aurions désaltéré ? Nu et nous t'aurions vêtu ? » (Matthieu 25 37)

Cette fragilité est insupportable à la plupart. Les « cantiques de Noël », par exemple, abondent de mentions royales : roi de gloire, roi tout puissant, roi du monde, roi des anges..., et chantent « sa puissance qui paraît bien en ce jour ». Nous avons besoin d'un Dieu fort. Nous voulons un Dieu puissant et glorieux. Et à tout prendre, nous préférons un Dieu lointain.

Pourtant, malgré tous les efforts en sens contraire, la vérité chrétienne demeure irréductible et incontournable : un homme est né en Palestine il y a un peu plus de deux mille ans, ignoré de tous, dans la pauvreté d'une étable, et il a été mis à mort d'une manière honteuse sur une croix, au milieu des railleries de quelques-uns et de l'indifférence du plus grand nombre.

Pour qui sait voir, il doit bien y avoir là la proposition d'une voie spirituelle paradoxale inlassablement neuve, celle d'une spiritualité qui ne tourne pas le dos à l'humain, et échappe à la séduction des apparences clinquantes. » □

Terre de mission Terre de vision

DIOCÈSE DE BAIE-COMEAU

Christine Desbiens
Responsable des communications



Quoi de mieux pour faire découvrir une Église que de présenter les croyants et croyantes qui la rendent vivante ! C'est dans cet esprit que je vous propose de courts portraits de nord-côtiers témoignant de la vitalité du diocèse de Baie-Comeau.

Meiachkwat, chef innu du 17^e siècle

En 1639, alors qu'il est à la chasse, le grand chef innu Meiachkwat a une vision. Lui qui n'a jamais rencontré de missionnaire voit un homme vêtu d'une robe noire et entend une voix qui dit : *« Quitte tes anciennes façons de faire, prête l'oreille à ces gens-là et fais comme eux. Puis, quand tu seras instruit, enseigne tes compatriotes. »* « Je ne sais, confiera-t-il plus tard au jésuite Paul Le Jeune, *si c'était la voix du grand Capitaine du ciel, mais je voyais et concevais de grandes choses. Au début, je tins ce discours pour une rêverie (...) et j'ai passé plus d'un an sans y faire autre réflexion que je ferais d'un songe. »*

Le chef nomade de la région de Tadoussac a entendu parler des missionnaires et de la foi chrétienne par d'autres innus qui ont côtoyé les jésuites à la réduction de Sillery. Ainsi, comme l'indique « Trente Robes noires au Saguenay » : *« Sans avoir jamais rencontré de prêtre, les Indiens de Tadoussac, les Papinachois, les Betsiamites, etc. apprennent les éléments de la doctrine chrétienne et désirent le baptême. »*

Les chrétiens autochtones résidant à Sillery se rendent à Tadoussac en 1640 pour inviter les leurs à se joindre à eux. Leurs hôtes répondent qu'ils ne sont pas hostiles à la foi, mais qu'ils désirent qu'on vienne les instruire chez eux. Ils délèguent alors Meiachkwat pour demander l'envoi d'un prêtre. *« Comme le Père qu'ils demandaient (P. Le Jeune) était occupé, on leur promet qu'on ne manquerait pas d'aller chez eux au printemps »*, indique une Relation des Jésuites.

Cette même année, la Relation rapporte de spectaculaires conversions d'habitants de la Côte-Nord : *« Nous avons baptisé, le même jour, trois chefs qui se retirent ordinairement à Tadoussac. Le plus signalé se nomme Charles Meiachkwat. Monsieur de Montmagny voulut être son parrain. Je dirais de lui ce que Notre-Seigneur disait de Nathanaël : Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point d'artifice. Il a toujours été porté au bien, mais depuis deux ans, Dieu l'a fortement touché. »* (L'auteur raconte ensuite la vision du chef.)

Pendant qu'il est à Sillery, Charles se rend à l'hôpital demander un peu de feu pour radouber son canot : « *Quand j'entrai dans la chapelle, raconte le P. Le Jeune, je le vis à genoux, les mains jointes, les yeux au ciel et si attentif à sa prière qu'il ne m'aperçut point, quoique je demeurasse là quelque temps et que j'en sortisse avec assez de bruit.* » Il disait un jour après la communion : « *Mon cœur est plein de joie. Je ne sais pas ce qu'il me dit, mais je sais bien qu'il me parle. Je ne l'entends pas, car il va plus vite que ma pensée.* » Meiachkawat répondra ainsi à sa vision et se mettra à parler de Dieu aux gens de son peuple.

Le 12 mai 1641, Charles Meiachkawat rappelle au supérieur jésuite sa promesse d'envoyer un missionnaire chez lui. Le Père Lejeune ira ouvrir la mission du Saguenay à Tadoussac. Ce sera le début de notre Église.

Pélagie Cormier-Boudreau, femme de foi du 19^e siècle

Le 27 ou 28 mai 1857, Pélagie Cormier et son époux Firmin Boudreau, propriétaire de la goélette *Mariner*, quittent les Iles-de-la-Madeleine pour chercher un endroit favorable à un nouvel établissement sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent. D'autres familles d'origine acadienne les suivent dans cette aventure. Alors âgée de 57 ans, Pélagie choisit de partir de sa terre natale pour offrir à ses huit enfants un nouveau territoire où ils auront tout l'espace nécessaire pour prospérer.

Après avoir exploré différents havres, les voyageurs décident de s'établir à Mingan et y débarquent leurs bestiaux. Mais ils ne sont pas au bout de leur peine, comme le raconte l'annaliste Placide Vigneau : « ... *L'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson s'opposa à leur dessein. Sur ces entrefaites, ils rencontrèrent le révérend Père Arnaud, ce saint missionnaire qui a usé ses forces et sa vie à desservir les restes de la tribu montagnaise disséminée le long de la Côte-Nord. Il compatit dignement à leur inquiétude et à leur désappointement, et finit par leur faire entrevoir la possibilité d'un établissement assez avantageux à la Pointe-aux-Esquimaux (où il n'y a encore*

personne, ni blanc, ni sauvage). Le capitaine *LeMarquend*, qui se trouvait là dans le même temps, et qui connaissait très bien la Côte, leur donna aussi le même avis. Profitant du bienveillant conseil [...], ils rembarquèrent leurs bestiaux, levèrent l'ancre, hissèrent de nouveau les voiles, et se dirigèrent vers l'endroit dont nous venons de parler. »

Malgré les encouragements qu'ils viennent de recevoir, des membres du groupe se mettent à douter du bien-fondé de leur entreprise. Pélagie insiste et les persuade d'établir la nouvelle colonie sur cette belle pointe de terre. Elle devient ainsi co-fondatrice de Pointe-aux-Esquimaux. L'annaliste poursuit le récit : « ... *ils arrivèrent le mercredi 10 juin, vers midi. Aussitôt après leur arrivée, ils débarquèrent leurs effets, et édifièrent à la hâte quelques cabanes sous lesquelles ils devaient passer une partie de l'été. [...]* Le 29 juin, le R.P. Arnaud vint rendre visite aux nouveaux habitants de cette localité, et ne cessa pas un seul instant de les encourager dans leur nouvelle position. Il y célébra la première messe, fit élever une grande croix au pied du coteau où l'on devait plus tard bâtir une chapelle, et mit cette nouvelle Mission sous le

patronage des saints apôtres Pierre et Paul. » (Le toponyme de Pointe-aux-Esquimaux sera changé pour celui de Havre-Saint-Pierre, le premier mai 1924).

Pélagie joue un rôle important au cœur de cette petite communauté chrétienne. Comme les visites d'un prêtre sont occasionnelles, c'est elle qui voit à maintenir la foi bien vivante. Dans le livre « Du cométique à l'avion », on parle d'elle en ces termes : « *À la Pointe-aux-Esquimaux, une pieuse dame, bien connue sous le nom de tante Pélagie, mérite de voir son souvenir conservé. [...] C'était notre prêtre, disaient ceux qui l'avaient connue. Chaque soir, elle rassemblait son monde chez Madoise pour le chapelet et la prière. Le dimanche, c'était plus solennel. Son air de piété grave sous sa modeste capeline en imposait aux plus irréflechis. Elle entonnait le*

Kyrie, le Gloria, les Vêpres à l'heure supposée de ces offices et le tout se terminait par le cantique si populaire des marins : Chère Dame de la Garde, soutenez de vos bras, Et nos vergues et nos mats. Fortifiez le bordage, Les câbles et les haubans, Pour faire tête à l'orage. Conservez à tous moments, Tous nos pauvres bâtiments, Conservez-nous l'artimon, La boussole et le timon. » La construction de la première chapelle débutera en janvier 1859 et la famille de Pélagie aura le grand honneur d'héberger les prêtres de passage dans la communauté.

C'est à l'âge très honorable de 81 ans que « Tante Pélagie » s'éteindra en 1881. Elle aura été marraine de près d'une vingtaine d'enfants et plusieurs petites filles porteront son nom.

Mgr Napoléon-Alexandre Labrie, évêque fondateur du diocèse au 20^e siècle

Napoléon-Alexandre Labrie est la figure marquante de notre Église au 20^e siècle. Né le 5 août 1893 à Godbout, un village nord-côtier, il reçoit à son baptême les prénoms de son parrain Napoléon-Alexandre Comeau, un grand personnage de l'époque. Le jeune Labrie a dix ans quand les pères Eudistes se chargent des missions de la Côte-Nord. Avec eux, il commence l'étude du latin à Pentecôte, puis au Vieux Poste de Manicouagan. Il poursuit ses études au Collège eudiste de Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse, puis au scolasticat à Bathurst, au Nouveau-Brunswick, et enfin à Rome où il est ordonné à la prêtrise le 15 avril 1922.



De retour chez lui, le père Labrie, c.j.m., exerce son ministère dans différentes paroisses et deserts. En mars 1938, il est nommé vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent. Son ordination épiscopale a lieu le 17 juillet suivant à Saint-Cœur-de-Marie, à Québec. Après la fondation du diocèse le 24 novembre 1945, il relocalise le siège épiscopal de Havre-Saint-Pierre à Baie-Comeau, à l'été 1946.

En 1948, il publie une lettre sur la forêt, fruit d'études personnelles, de consultations auprès d'experts et d'un voyage en pays scandinave où il a observé des expériences forestières. « *Au cours de*

notre carrière sacerdotale, [...] et surtout depuis notre élévation à l'épiscopat, nous nous sommes chaque jour arrêté à méditer sur l'avenir de cette région qui nous a vu naître et qui est maintenant confiée à nos soins de pasteur, explique-t-il dès les premières lignes. [...] Personne plus que nous n'a voulu la voir belle et prospère. Certes notre premier souci a toujours constitué à chercher son bien spirituel puisque c'est la très haute fin de notre charge, mais, comme pour servir Dieu avec liberté et amour filial, il faut toujours une certaine somme de bien-être, nous ne nous sommes jamais désintéressé de son bonheur temporel. »

Le livre « Les géants de la Côte-Nord » résume bien le contenu de ce document : « *La lettre, comme le titre l'indique, exposait un plan complet d'aménagement et de conservation de la forêt. Mais au-delà de l'aspect technique, la pensée du document peut se cristalliser autour de deux grands principes. Le premier est un cri à la liberté. En pleine ville fermée (ce qui était le cas de Baie-Comeau à l'époque), il demanda qu'on libérât son peuple des servitudes inhérentes à tel système, qu'on lui accordât « ce qui constitue le bien suprême de toute existence, la liberté, l'expression sans contrainte de son esprit d'initiative et de sa personnalité. » Le deuxième principe est un appel à la revalorisation d'un peuple. « Dans notre comté du Saguenay, notre peuple forestier est en train de devenir un peuple de déclassés. » Le remède : des villages*

forestiers faits de foyers stables. » Ses propos avant-gardistes auront des répercussions bien au-delà des limites du diocèse.

C'est dans cet élan que Mgr Labrie fonde cette même année la ville de Hauterive avec un comité de citoyens. Puis viendront l'évêché (devenu le Centre N.-A. Labrie), l'hôpital avec les sœurs Hospitalières de Saint-Joseph (l'actuel Centre hospitalier régional de Baie-Comeau) et un collège classique (devenu le Cégep de Baie-Comeau).

L'éducation supérieure des jeunes nord-côtiers lui tient à cœur et il l'encourage : « *Nous voulons que vos enfants montent à l'autel, discutent de loi, exercent la médecine et la chirurgie, construisent des monuments de génie, mettent en opération des industries et des commerces, enfin nous voulons que, le front haut, ils prennent place au soleil. Ce fut le but de toute notre vie. »*

Après sa démission pour des raisons personnelles en 1956, il devient président national des œuvres pontificales de la Propagation de la Foi de 1957 à 1967, où il fonda le mouvement Jeunes du Monde. Il résidait alors dans sa communauté des eudistes à Charlesbourg. Il est décédé à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 16 mai 1973.

Aline et Camil Gagnon, délégués pastoraux d'une équipe locale au 21^e siècle

« Aline et Camil, acceptez-vous de recevoir pour un temps la charge et les responsabilités de délégués pastoraux dans la communauté de Sainte-Thérèse-

de-Colombier ? », demandait Mgr Pierre Morissette, évêque du diocèse de Baie-Comeau, à Aline et Camil Gagnon, le premier mars 2003. En répondant « *Oui,*

nous l'acceptons », le couple s'inscrivait dans le nouveau projet des équipes locales qui permet à notre Église d'envisager l'avenir avec optimisme.

Le diocèse regroupe 32 paroisses, 7 dessertes et 5 missions montagnaises réparties de Tadoussac à Natashquan, incluant Sacré-Cœur du Saguenay, Ferme et l'île d'Anticosti. Ces dernières années, il a vu son personnel pastoral diminuer rapidement. Seulement le tiers des communautés chrétiennes ont un prêtre résident, alors qu'une vingtaine de religieuses et d'agent(e)s de pastorale laïcs en assurent l'animation. Afin de ne pas se limiter à gérer la décroissance, le diocèse a cherché de nouvelles pistes pour poursuivre sa mission. Depuis le Jubilé de l'an 2000, il s'est engagé dans un mouvement de nouvelle évangélisation. À plusieurs reprises, les personnes intéressées à la vie de notre Église ont participé à des échanges autour du rôle des laïcs et de l'urgence d'enfanter de nouveaux chrétiens. Graduellement, les mentalités ont cheminé sur l'appel à devenir missionnaire chez nous. S'inscrivant dans cette ligne, le projet des communautés locales de Poitiers, créé il y a 10 ans, a fortement inspiré le diocèse qui l'a adapté à notre réalité. Depuis 2003, six équipes locales ont été reconnues officiellement par l'évêque et d'autres sont en voie de l'être.

« Nous nous sommes engagés avec

enthousiasme dans l'équipe locale au nom de notre baptême, explique le couple Gagnon, *mais au départ on ne croyait pas que des laïcs bénévoles pourraient mettre en place un tel projet chez nous, et encore moins qu'on en deviendrait les responsables.* » Camil et Aline sont originaires du Bas-Saint-Laurent. En 1971, deux ans après leur mariage, Camil est embauché comme opérateur de machines lourdes sur la Côte-Nord et ils viennent s'établir dans la petite communauté de Sainte-Thérèse-



Mgr Pierre Morissette
Évêque de Baie-Comeau

de-Colombier : « *Nous avons grandi dans des familles très pratiquantes, mais nous avons pris un recul face à l'Église à l'adolescence. Un beau dimanche matin, alors que nous faisons une promenade avec nos deux jeunes enfants, nous sommes entrés dans l'église du village sans trop savoir l'heure de la messe. Comme nous étions un peu à l'avance, le curé nous a accueillis en nous*

taquinant et nous nous sommes rapidement liés d'amitié. Il nous a demandé de nous impliquer dans la pastorale du baptême, c'est ce que nous avons fait de 1974 à 2003, jusqu'à notre engagement comme délégués pastoraux de l'équipe locale. »

La mise en place d'une équipe locale se réalise sur une longue période pouvant aller jusqu'à deux ans selon les milieux. Après plusieurs rencontres d'information, d'échange et de prière, les membres des équipes locales sont proposés par la population, puis acceptés par l'évêque.

L'équipe locale est ensuite présentée officiellement aux paroissiens et aux médias. Elle prend l'entière responsabilité de la vie paroissiale en collaboration avec l'agente de pastorale (lorsqu'il y en a une). L'équipe est formée d'un délégué pastoral et de responsables des trois aspects suivants : Annonce de la foi, Prière et liturgie, Solidarité et partage. Fait aussi partie de l'équipe un représentant du conseil de Fabrique. Chaque responsabilité est prise par une personne ou un couple qui met sur pied un sous-comité. Le prêtre mandaté pour ce secteur a la charge d'accompagner les équipes, de les soutenir et d'assurer le lien avec l'Église diocésaine.

« Malgré nos hésitations et notre peur de ne pas être à la hauteur, nous avons choisi de servir notre petite communauté de 500 habitants parce que nous nous sentons vraiment appelés par Dieu, confient Aline et Camil. *Notre équipe est un lieu de cheminement où nous apprenons ensemble à partager la Parole de Dieu, à prier, à réfléchir aux besoins de notre milieu et à interpeller d'autres à s'impliquer. Nous créons aussi des liens avec les équipes des paroisses environnantes et nous pouvons ainsi regrouper nos forces pour travailler à la formation à la vie chrétienne à tous les âges de la vie. Nous avons confiance en Dieu qui nous accompagne dans cette mission!* » □

AU CŒUR DU QUOTIDIEN : L'ESPÉRANCE

C'est notre regard sur les autres
qui peut en être transformé...
Et notre regard sur le monde :
passer de l'aigreur à la bienveillance,
de la contestation à la bonté,
prendre le parti pris du sourire
à chaque rencontre avec quelqu'un,
saluer l'autre comme un frère,
une sœur que Dieu aime,
lui souhaiter tout le bien que
Dieu veut pour lui (elle).
La joie chrétienne n'est pas
de l'ordre d'un optimisme naïf,
mais elle plante au cœur
du quotidien, l'espérance,
rendue possible et croyable
par la Parole faite chair.

Signes d'aujourd'hui, no. 181, page 29.